GAVROCHE

REVUE D'HISTOIRE POPULAIRE

Le numéro : 35 F

Bimestriel n° 98 – 17e année – mars-avril 1998

GAVROCHE

Revue bimestrielle
d'histoire populaire
Numéro 98
mars-avril 1998

Publication des
Editions Floréal
BP 872
27008 Evreux cedex
39-41, rue de la Harpe
Tél. : 02.32.33.22.33

Directeur de la publication :
Georges PELLETIER
Secrétaire de rédaction :
Claude VIRLOUVET
Avec la collaboration
pour ce numéro de

S. BOULOUQUE
E. COMMUN
J.J. GANDINI
S. KERIGNARD
J.J. LEDOS
C. LE TALLEC
F. MASANES
J. PAPP
G. PELLETIER
J.L. PILLIAT

Commission paritaire : 64185
I.S.S.N. : 02-42-9705

Les articles publiés dans cette
revue sont résumés et indexés
dans HISTORICAL ABSTRACTS
and AMERICA :
HISTORY and LIFE

Distribution en librairie :
DIFFUSION POPULAIRE
21 ter, rue Voltaire
75011 Paris - Tél. 01.40.24.21.31

Imprimé en France

Secrétariat de rédaction
et mise en page :
Scoop Presse Normande à Evreux
Impression :
27 Offset-Gravigny

DU 20 AU 25 MARS AU SALON DU LIVRE



Le président de la République va-t-il s'arrêter sur le stand de Gavroche ?

La question vient à l'esprit quand on regarde ce montage de deux photos prises à un récent Salon du livre porte de Versailles. La rencontre Gavroche (représenté ici par J.J. Ledos, G. Pelletier et J.-L. Panné) avec le président Chirac avait eu lieu au hasard d'une visite dans les allées le jour de l'inauguration. Mais cette fois, Gavroche tenant son propre stand, pourquoi ne pas imaginer que le président vienne et s'attarde à feuilleter les numéros présentés. L'invitation est lancée et même si elle n'est pas très protocolaire (Gavroche ne sait pas trop bien faire dans le genre) elle est bien sincère. Un président doit avoir de bonnes lectures et Gavroche peut l'aider en cela.

Mais si le président ne vient pas jusqu'à nous, nous n'en serons pas chagrinés. C'est vous, lecteurs, que nous espérons rencontrer. Lecteurs, et, ne le cachons pas, futurs lecteurs.

Comme toute entreprise, même si la rentabilité n'est pas le critère premier que Gavroche met en avant, nous nous devons d'avoir suffisamment d'abonnés pour faire face aux dépenses de réalisation et de fonctionnement.

Gavroche doit trouver de nouveaux abonnés pour poursuivre sa parution. Le plus grand nombre... C'est la première raison de sa présence au salon. C'est certes bassement matériel, mais tous les exposants en sont là. Les plus grands éditeurs et les petites maisons comme Gavroche.

La seconde raison vient de la conviction que les articles publiés méritent d'être lus par un plus grand nombre. Nous savons bien que certaines signatures auraient leur place dans des revues à gros moyens et à plus grande diffusion. Quelques succès d'édition de ces auteurs viennent d'ailleurs régulièrement conforter cette idée que le "produit Gavroche" mérite mieux que sa diffusion actuelle.

La troisième raison (qui se suffirait à elle seule si nous en avions les moyens) est l'occasion ainsi offerte que lecteurs et auteurs dans Gavroche se rencontrent. Cela se fera notamment avec des rendez-vous de signatures d'ouvrages récents et puis, tout au long de ces journées nous serons présents pour vous saluer. Nous vous faisons la même invitation qu'au président. Il n'y a pas forcément la forme mais, comme on dit, le cœur y est. Nous comptons tout de même beaucoup plus sur vous que sur le président...

**Gavroche tiendra le stand G4 au Salon du livre, espace salon de la revue, du 20 au 25 mars au Parc des expositions, porte de Versailles.
Ouverture de 10h à 19h. 2 nocturnes jusqu'à 22h les 21 et 24.
Entrée 30 F (gratuite pour libraires, bibliothécaires et enseignants).**



Le "Trombinoscope" de 1881-1882

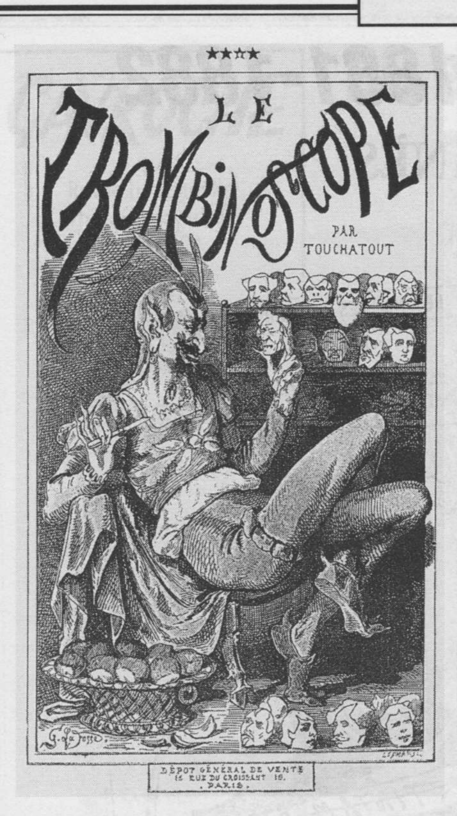
par Fabrice MASANÈS



Fondé par le journaliste et littérateur Léon Bienvenu, dit Touchatout, le *Trombinoscope* voit le jour en juillet 1871 (1). L'hebdomadaire biographique qui compte deux cent quarante numéros, regroupés par la suite en quatre volumes, connaîtra, jusqu'en mai 1876, un succès sans faille auprès des amateurs de feuilles satiriques. Il retrace, chaque semaine, pendant près de cinq années, les étapes de la vie d'un personnage de renom, d'une institution ou encore d'un journal... L'hebdomadaire constitué de quatre pages imprimées s'ouvre par un dessin, un portrait-charge complété d'un texte rédigé par Touchatout et dont la teneur oscille entre la présentation de faits biographiques et la glose amère et caustique de l'auteur. Des caricaturistes de renom y aiguisèrent leur crayons ; on compte uniquement les noms de Gill, Hadol, Lafosse et Pépin. (2) Ce cortège initial de trombines réalisé sous les presses de l'imprimerie F. Debons, 16 rue du Croissant à Paris (3), embrasse les vues de son rédacteur en chef, polémiste d'esprit républicain profondément antibonapartiste, fondateur durant la Commune du journal *La Carmagnole* (4) et toujours prêt à épingler les moindres travers de ses contemporains. Un dessin de la main de Gill pour *Les Hommes d'Aujourd'hui* dresse le portrait de l'ancien typographe devenu "la personnalité la plus plaisante de notre époque" (5) ; on y voit Bienvenu, une araignée sur le crâne, tenant un arc bandé d'une flèche-plume sur laquelle on peut lire : "Tintamarre". De l'esprit moqueur de Bienvenu, retenons, à travers des ouvrages comme *Une Histoire tintamarresque de Napoléon III* (1873) ou *La Dégringolade impériale* (1878) et *Le Trombinoscope*, une prétention à faire de la chronique scandaleuse et des attaques virulentes un moyen d'expression contre la famille impériale qui lui attirent d'ailleurs, des difficultés avec la censure. Cette dernière ne se verra abolie qu'avec la loi du 29 juillet 1881, Jean-Yves Mollier souligne toutefois la persistance d'un contrôle de la part de l'État qui se traduit par une vigilance envers les opposants au régime avec le maintien d'un délit d'outrage aux bonnes mœurs (6).

Le nouveau Trombinoscope de Touchatout et de Moloch

En 1881, Touchatout récidive en publiant un second cycle du *Trombinoscope.* Cette nouvelle édition paraît deux fois par semaine, elle regroupe "des volumes de 100 biographies chacun, du même format et du même aspect que les autres ouvrages de Touchatout" nous précise son rédacteur en chef (7). Toutefois le *Trombinoscope* revisité, ne comprendra que quatre-vingt-dix-neuf livraisons ; il s'étale donc de mai 1881 à juin 1882. (8) La nouvelle édition reprend en partie des biographies plus anciennes, en y accolant un nouveau portrait-charge et parfois des ajouts au texte original (9) ; on dénombre onze inédits



(10). Cette pratique explique peut-être pourquoi la série demeure mal connue de la critique et des historiens de la presse ; à cet égard, Philippe Jones, dans son ouvrage sur la presse satirique, oublie de la mentionner (11). Dans le meilleur des cas, lorsque son année est précisée, elle constitue aux yeux de l'observateur un ensemble qui se résume à la publication de deux cent quarante numéros. Pourtant, certains signes distinctifs caractérisent le *Trombinoscope* de 1881-82 : parmi les principales métamorphoses on relève en effet l'enluminure des vignettes. Devenu systématique, ce passage à la couleur se conjugue avec l'intervention d'un seul et unique dessinateur en la personne du caricaturiste Moloch. En outre, la disposition de la première page n'est plus la même ; dans le *Trombinoscope* originel l'image se trouvait au centre, sans délimitation précise, alors que dans le second cycle elle se trouve relayée sur le côté gauche dans un cadre rectangulaire variant dans sa taille. De même, le dessin accompagnant le titre investit totalement l'espace qui lui est réservé, reprenant le principe de la marmite qui explose (12). Dans la série antérieure, il se trouvait clairement distribué comme un motif décoratif, sur le côté gauche et le côté droit de la première page (13).

Hector Colomb, de son vrai nom, avait choisi comme pseudonyme l'anagramme subtil de Moloch, terme qui recoupe à la fois un dieu cruel des Ammonites et un reptile saurien au corps hérissé d'épines (14). Né en 1849 à Paris et mort dans l'oubli total en 1909, les principaux épisodes de sa carrière de dessinateur ne nous sont parvenus qu'incomplètement. Contrairement à ses contemporains Gill, Le Petit, Pilotell ou même Willette, il est difficile de réunir des informations biographiques sur Moloch. Le jeune homme débute vers 1869 dans *La Fronde* et *L'Éclipse* et ensuite, il ne cessera de prendre part aux grands journaux satiriques illustrés de l'époque. Citons pour les principaux : *La Charge, Le Sifflet, Le Grelot, La Caricature, Les Hommes d'Aujourd'hui,* pour finir avec *Le Rire, L'Assiette au Beurre* et *Chanteclair* auquel il collabore jusqu'à ses derniers jours. À l'instar de Touchatout, Moloch s'est illustré dès le début de la III[e] République par ses prises de position contre Thiers et Napoléon III. Dans les albums *Paris dans les caves* (1872) ou *Les Automédons* (?) ou encore dans *La Mythologie tintamarresque* (1883) il est animé par une verve frondeuse qui souffle alors sur une partie de la presse satirique d'obédience républicaine.

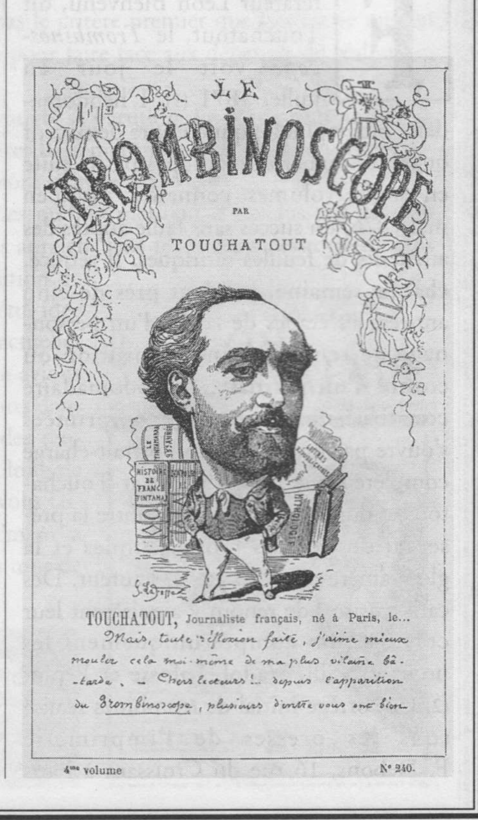
Moloch partage le sort du *Trombinoscope* de 1881-82, voué comme lui à une destinée inique. Un exemple de la confusion qui règne autour du caricaturiste nous est apporté lors de notre recherche : en consultant les fiches de la Bibliothèque Historique de la Ville de Paris, on constate que le pseudonyme de Moloch renvoie à l'homme de lettres Francisque de Biotière, né à Moulins en 1836, auteur d'une fantaisie illustrée *Les Autruches du Roi Soleil* (1867) qui connaîtra un bref succès. Selon toute vraisemblance, il est le fondateur d'un journal satirique illustré du nom de *Belphégore,* feuille publiée à Moulins, qui n'eut que deux numéros et où Moloch fera ses débuts. Biotère sera également rédacteur en chef de *L'Alliance des arts et lettres* et du *Moniteur de la mode.* Avant de mourir le 26 avril 1888, il laisse deux romans de qualité médiocre, *Les Rentes du docteur,* de 1882 et *La Muguette* de 1886. Il n'est pas rare qu'on lui attribue également la création en avril 1874 de la nouvelle série de l'hebdomadaire *La Fronde* (15), ainsi que la publication de l'album *Paris dans les caves.* Cette confusion provient certainement du fait que Moloch participa au journal *Belphégore.* Il reste pourtant une question en suspend, qui concerne les initiales du caricaturiste. Souvent ce dernier signe Moloch ou B. Moloch, le h se prolonge pour venir souligner à l'aide d'un trait gras l'autographe. À partir du numéro de janvier 1882, le caricaturiste ne signera plus dans le *Trombinoscope* qu'avec l'initiale B suivie de Moloch, entraînant ainsi une confusion sur son véritable prénom qui est Hector.

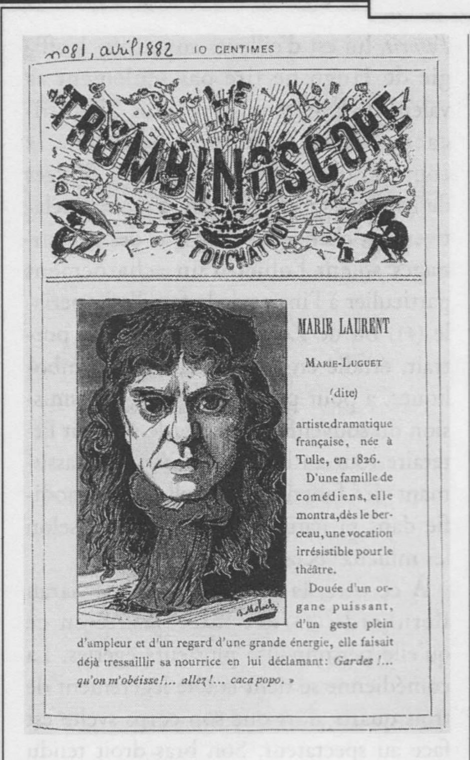
La galerie de portraits entre satire et histoire

Les notices biographiques du *Trombinoscope* répondent à un canevas dont l'efficacité n'est plus à prouver : l'auteur, après avoir décliné l'identité de l'intéressé retrace les événements de sa vie depuis son plus jeune âge, ne manquant pas à l'occasion de le brocarder sur sa future vocation. Un exemple de plaisanteries récurrentes concernent les artistes dramatiques encore à l'âge du berceau ; ainsi, pour Marie Laurent, déclare-t-il dès les premières lignes :

"Douée d'un organe puissant, d'un geste plein d'ampleur et d'un regard d'une grande énergie, elle faisait déjà tressaillir sa nourrice en lui déclamant : *Gardes !... qu'on m'obéisse !... allez !... caca popo.*" (16)

L'on observe le même type d'ironie teintée de réalisme envers le comédien Mounet-Sully (17), le musicien Charles Gounod (18) ou le peintre et illustrateur Gustave Doré (19) ; c'est un peu comme




n°81, avril 1882 10 CENTIMES

LE TROMBINOSCOPE PAR TOUCHATOUT

MARIE LAURENT

MARIE-LUGUET

(dite)

artiste dramatique française, née à Tulle, en 1826.

D'une famille de comédiens, elle montra, dès le berceau, une vocation irrésistible pour le théâtre.

Douée d'un organe puissant, d'un geste plein d'ampleur et d'un regard d'une grande énergie, elle faisait déjà tressaillir sa nourrice en lui déclamant: *Gardes !... qu'on m'obéisse !... allez !... caca popo.* »

si Touchatout voulait pasticher ce que des années plus tard Ernst Kris et Otto Kurz étudieront comme les anecdotes et les légendes stéréotypées que l'on retrouve dans les récits biographiques du peintre (20). Cette prédisposition, où l'on décèle dans les influences extérieures la trace du biographe, se trouve particulièrement flagrante en regard des biographies du monde artistique.

Le portrait que dresse Touchatout se termine immanquablement par un pamphlet ou un éloge sur le caractère physique et moral de l'intéressé. Il arrive parfois que ces deux instances se combinent de manière tout à fait révélatrice dans la littérature du XIX[e] siècle. En effet, la recherche de l'intériorité de l'individu dans la description littéraire connaît une impulsion avec les théories physiognomoniques de Lavater ; toutefois, même s'ils s'en inspirent, les écrivains se tiennent en amont de ses tendances réductrices. Les théories physionomistes ne seront pas perçues au XIX[e] siècle comme des "classes de caractère" (21) mais comme un moyen de répondre au désir de pénétrer l'intimité d'une personne ou d'aboutir à la transparence idéale (22). À ce titre, Touchatout dans la diatribe qu'il adresse à Gambetta ne se prive pas de faire valoir l'efficacité de ce procédé qui consiste à mener de front la peinture du caractère et des actions politiques avec l'apparence extérieure :

"Au physique, M. Gambetta est de moyenne taille. Depuis 1870 son ventre a grossi en même temps que son renom ; aujourd'hui son ventre continue seul la route, outrageusement lâché par son compagnon de voyage. Avant l'empâtement de la période opportuniste, ses traits étaient énergiques..." (23)

Cette habitude lui jouera même des tours, lorsqu'il consacre un texte plutôt laudateur à Louis Blanc il se voit obligé de préciser : "Au physique, M. Louis Blanc est tout petit, plus petit que l'était M. Thiers. - Avons-nous eu le soin de dire : au physique ? - Oui. - Très bien" (24). Les grandes lignes de ce panorama restent incomplètes si nous ne mentionnons pas à la fin de chacun des numéros du *Trombinoscope* la "Notice complémentaire, Dates à remplir par les collectionneurs du *Trombinoscope*". Ce court texte inséré en bas de page dans un caractère plus petit, complète le texte principal en imaginant une suite fantaisiste à la destinée du protagoniste, tout en laissant des blancs qui correspondent aux dates majeures dans la vie future du sujet ; naturellement si le personnage est décédé, la "Notice complémentaire" est alors remplacée par une "Notice d'outre-tombe".

Le *Trombinoscope* constitue l'une des nombreuses illustrations du portrait biographique en littérature (25) ; à l'initiative de Sainte-Beuve, ce dernier se dote progressivement de l'effigie gravée de l'auteur. La caricature ne tardera pas à s'emparer de cette trouvaille et ainsi fleuriront, dans la seconde moitié du XIX[e] siècle, plusieurs journaux biographiques, sous forme de notices accompagnées d'un portrait-charge, le plus souvent en première page. Parmi les plus illustres on compte le *Diogène* (26), premier du genre, *Les Contemporains* (27), *Les Hommes d'Aujourd'hui* (28) ou encore *Les Hommes du Jour* (29). Leur variété renvoie à divers types de narration. À titre d'exemple, l'activité de Champsaur, qui déclarait dans le numéro originel des *Contemporains* : "J'ai le dessein de portraiturer les célébrités du jour passagères ou durables..." met en lumière des informations de tous ordres sur des personnalités politiques, littéraires, artistiques... ; il en va tout autrement de l'entreprise de Bienvenu qui procède à l'instar des *Binettes contemporaines* de Commerson, appelé aussi Joseph Citrouillard, et de Nadar, de ce que Hélène Dufour range parmi les "portraits satiriques" (30). L'ambition qui caractérise Touchatout dans l'ensemble de ses textes nous la trouvons clairement exprimée en exergue de son *Histoire tintamarresque de Napoléon III* :

"Au fur et à mesure que se dérouleront les événements, les portraits se placeront d'eux-mêmes ; et simultanément nous photographierons cet.... astre à fleur de terre et ses satellites. Dans cette œuvre, nous ferons une large part à l'illustration, ce moyen puissant d'éclairer les masses par le manque de respect aux idoles." (31)

De ce "manque de respect aux idoles" Bienvenu a fait une spécialité, où la boutade rivalise avec un sens aigu de la provocation. Pour autant le *Trombinoscope,* s'il affecte d'épouser les formes du portrait littéraire dit humoristique ou satirique, ne peut être cantonné à cette seule acception. À nos yeux il procède, outre sa nature subversive, d'une intention profondément enracinée de rassembler, de répertorier et de définir, propre à cet fin de siècle. La perpétuation du souvenir nous ramène naturellement à l'esprit de la chrestomathie (32). De même, le caricaturiste retient le visible par son apparence mais choisit dans le même temps de cacher par ce qu'il doit révéler. La réplique présente des figures où des parties ostensibles rendent les autres imperceptibles. Pour faire un portrait il doit se pénétrer de son modèle. En fin de compte il donne à voir, alors qu'au même instant il dissimule, ne faisant pas toujours prendre conscience de ce qu'il soustrait au regard. Par esprit de filiation, le *Trombinoscope* s'imbrique aussi entre le positivisme d'un Littré et une forme de romantisme persistant que l'on rencontre


n°3, juillet 1881 10 CENTIMES

LE TROMBINOSCOPE PAR TOUCHATOUT

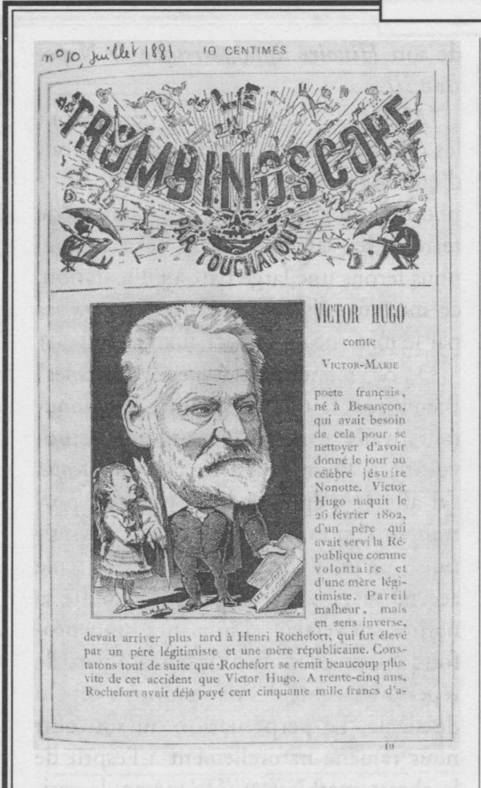
GAMBETTA

LÉON

Avocat et homme politique français, né à Cahors le 30 octobre 1838, d'une famille génoise, suivant Vapereau; les bonapartistes dirent longtemps : *gêneuse ;* maintenant, c'est le tour des intransigeants.

M. Gambetta se lança dans les rangs de l'opposition et se fit une spécialité de défendre devant la justice les accusés politiques.

Il apporta tant de chaleur et de passion dans ses plaidoyers, que ses clients empochèrent régulièrement deux ou trois ans d'emprisonnement de plus que s'ils eussent été défendus par Lachaud ou tout autre ; mais la popularité du jeune avocat n'en grandissait que plus vite, ce qui était pour eux une compensation.


n°10, juillet 1881 10 CENTIMES

LE TROMBINOSCOPE PAR TOUCHATOUT

VICTOR HUGO

comte

VICTOR-MARIE

poete français, né à Besançon, qui avait besoin de cela pour se nettoyer d'avoir donné le jour au célèbre jésuite Nonotte. Victor Hugo naquit le 26 février 1802, d'un père qui avait servi la République comme volontaire et d'une mère légitimiste. Pareil malheur, mais en sens inverse, devait arriver plus tard à Henri Rochefort, qui fut élevé par un père légitimiste et une mère républicaine. Constatons tout de suite que Rochefort se remit beaucoup plus vite de cet accident que Victor Hugo. A trente-cinq ans, Rochefort avait déjà payé cent cinquante mille francs d'a-

19

par exemple chez Renan et qui ébranle l'univers spirituel du début de la IIIe République (33). Les aventures intellectuelles que furent les dictionnaires de Pierre Larousse (34) et de Émile Littré s'inscrivent pourtant dans une trajectoire de l'ordre scientifique dont les balbutiements remontent à la Renaissance (35).

Par contre, le langage caricatural, investi dans le champ du portrait littéraire, a pour effet immédiat de suggérer ou d'établir un type inédit de filiation avec le réel qui tient à sa capacité de déformation en série. On s'aperçoit que, dans le cours de l'histoire, il existe une certaine continuité iconographique ou formelle dans la tradition du portrait-charge, le dessin emboîtant le pas en la matière à la littérature. Cette persistance d'éléments communs circulant d'une œuvre à l'autre permet de parler de véritables séries de portraits s'établissant au fil des âges. Le caricaturiste qui réalise un cycle de caricatures, à l'instar de Hadol avec *La Ménagerie impériale* (36), plus tard de Gill avec les *Bulletins de vote* ou encore de Le Petit avec les *Fleurs, fruits et légumes du jour*, décide d'explorer une thématique. La série se révèle alors une suite qui propose une variation sur des thèmes constants ; elle se compose d'une pluralité d'éléments (sujet, idée ou proposition), développés d'une œuvre à l'autre et régis par un même principe.

Le *Trombinoscope* de 1881-82, se trouve également tributaire d'une fabrication en série où la répétition exclut toute nuance. La création en série, phénomène industriel qui apparaît dans le champ artistique avec l'imprimerie et la gravure, évolue au XIXe siècle vers une production croissante avec la lithographie. Les commentateurs de l'époque s'entendent pour souligner combien la popularité de l'illustration participe au succès de la presse et à son foisonnement durant la IIIe République (37). Enfin, *Le Trombinoscope* est série dans la mesure où il est un des ressorts du comique. L'effet de comique touche moins l'image que le texte, nous l'avons mentionné, ce qui montre par ailleurs une grande aptitude à peindre le sujet impliquant la persistance, au niveau de son apparence, de l'ordre naturel. Ceci relève d'une organisation qui se distingue par sa mise en forme, ainsi, le naturel est-il soumis à un souci de représentation. Les vignettes de Moloch entretiennent un double rapport de dépendance avec la réalité extérieure. Elles y renvoient en tant qu'icône ou double ressemblant, mais aussi en tant que symbole, autrement dit, c'est vers d'autres types de critères que nous entraîne la considération de leur valeur symbolique.

Un exemple avec l'effigie de Sarah Bernhardt

La caricature autorise fréquemment l'évocation d'une réalité beaucoup plus large, sociale, psychologique, historique, spirituelle..., qui ne se limite pas aux rappels, puis à l'exagération, des traits d'un individu. La charge, lorsqu'elle grime, parodie ou pastiche, est alors médiatisée par des éléments signifiants qui sont inclus dans le dessin sous forme de détails, de gestes ou d'attitudes expressives, servant d'intermédiaires entre le regardeur et l'icône. Ainsi, dans la livraison n° 10 du *Trombinoscope*, Victor Hugo tient dans la main gauche *Les Quatre vents de l'esprit* (1881), légèrement entrouvert, alors que de la droite il dispose d'une plume, la main soutenue par une jeune femme, allusion probable à ce passage du texte : "Aux obsèques de Mme Louis Blanc, Victor Hugo [...] dit : 'Celui sur qui s'appuie tout un peuple a besoin de s'appuyer sur une femme." (38) N'y a-t-il pas dans l'image de Moloch un clin d'œil à la vocation de muse qui incombe à la femme dans l'œuvre du poète (39) ? Le livre dramatique, seconde partie des *Quatres vents de l'esprit*, lui est d'ailleurs consacrée. L'effigie de Hugo ne tire pas seulement sa valeur de la ressemblance mais "de l'efficacité qui lui est reconnue dans le contexte d'une action" (40). Les charges de Moloch sont la plupart du temps relativement clémentes, bien que des personnages soient l'objet d'un acharnement particulier à l'instar de la famille impériale (41) ou de Zola (42). Ce type de portrait, étudié en qualité d'images symboliques, a pour premier usage la transmission du souvenir. Il investit le portrait littéraire tout au long du XIXe siècle, assumant des fonctions plurielles il se modifie dans sa nature conventionnelle selon les milieux sociaux qui le produisent.

À ce titre, la représentation de Sarah Bernhardt (43) est intéressante en ce qu'elle personnalise plusieurs égéries. La comédienne se tient la tête légèrement de trois quarts alors que son corps svelte est face au spectateur. Son bras droit tendu supporte un poids, allusion de nombreuses fois réitérées dans le texte, à sa taille menue, la main gauche détient les instruments du sculpteur, du peintre et de l'écrivain ; enfin, juste derrière se profile une palette. Du côté droit de l'artiste, à ses pieds, se tient le masque de l'art dramatique, alors que dans le fond on distingue un tambour, une cymbale et un sac contenant de l'argent faisant écho à la renommée de Bernhardt. Moloch réussit à concentrer diverses facettes de l'artiste dans la même image : elle est saisissante par sa capacité à investir l'apparence de

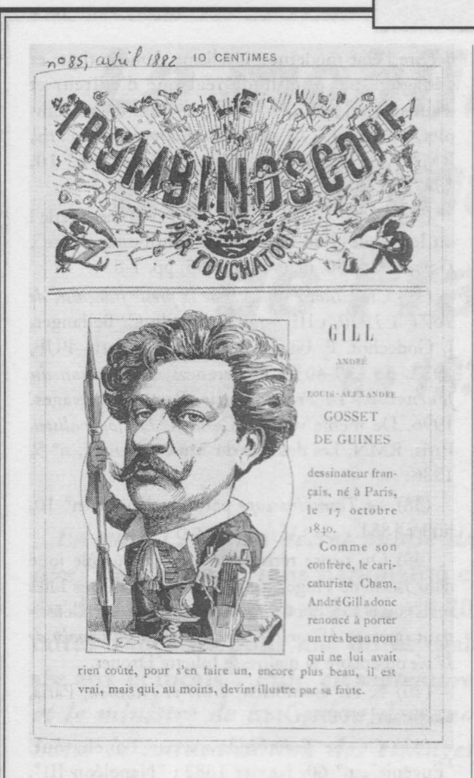

n°28, octobre 1881 10 CENTIMES

LE TROMBINOSCOPE PAR TOUCHATOUT

SARAH BERNHARDT

artiste dramatique française, née à....., le..... 184.

Ces deux lacunes dans une biographie paraîtront sans doute, à nos lecteurs, très étranges et surtout très regrettables. Nous les déplorons comme eux ; mais nous avons du moins la satisfaction de savoir qu'aucune biographie n'est mieux renseignée que nous relativement à la date et au lieu de naissance de la charmante pensionnaire du Théâtre-Français.


n°85, avril 1882 10 CENTIMES

LE TROMBINOSCOPE PAR TOUCHATOUT

GILL

ANDRÉ LOUIS-ALEXANDRE GOSSET DE GUINES

dessinateur français, né à Paris, le 17 octobre 1840.

Comme son confrère, le caricaturiste Cham, André Gill a donc renoncé à porter un très beau nom qui ne lui avait rien coûté, pour s'en faire un, encore plus beau, il est vrai, mais qui, au moins, devint illustre par sa faute.

différents personnages, un peu comme les photographies de la comédienne qui tirent un masque de tout visage. Bernhardt est littéralement dans la photographie ce qu'elle est à la scène. Il y a dans ce cas une identification absolue entre le travail de comédien et celui de modèle pour le portrait (44). Cette liberté érigée en principe fondateur par la photographie de théâtre, forme la quintessence des clichés présentant Bernhardt, qui un jour interprète Marguerite Gautier dans *La Dame aux camélias* de Dumas fils, un autre la reine d'Espagne Dona Maria de Neuborg dans *Ruy Blas* de Hugo, ou Cléopâtre dans *Antoine et Cléopâtre* de Shakespeare. Nous sommes bien en présence d'une individualité toujours changeante. Dans ce cas il persiste une absence première, celle de Bernhardt à son propre visage, que compense une présence doublement intensifiée, celle du comédien dans son rôle.

Mais à l'inverse, ce que rappelle la caricature de Moloch c'est que la projection ou le transfert n'invite pas totalement à oublier les traits et la personnalité de la comédienne, la renommée de Bernhardt et son pouvoir d'attraction reposant à cette époque sur sa voix (45). De plus, l'actrice, par sa fantaisie, a su tirer profit de sa physionomie en maintenant une sorte d'apparat autant à la scène que dans sa vie privée (46). Aujourd'hui les témoignages de son aura nous sont transmis à travers les peintures et les illustrations de Georges Clairin, de Louise Abbéma, d'Alphonse Mucha ou de Gustave Doré... et les photographies de Félix et de Paul Nadar, de Joseph Byron et d'Étienne Carjat (47)... Comme témoignage d'une époque révolue, le portrait-charge de Moloch, constitue ce lieu intermédiaire, soumis à des impératifs, où l'actrice se fait représentation pour rencontrer son public. Mais ici la comédienne ne paraît pas dans son costume de scène, afin d'exhiber son rôle, Moloch réduit pour les besoins de la caricature son état à une expression du visage, une pose particulièrement évocatrice, sans oublier une kyrielle d'accessoires. Ce moment extrait de la vie de Bernhardt doit être clair pour l'observateur, grâce à un montage qui permet au personnage principal de se détacher. La clé de voûte de cet édifice repose sur la conformité entre le caractère et sa gestuelle, un peu comme dans les ateliers de portraitistes, remplis d'accessoires conventionnels servant à personnifier le sujet.

Tout au long de l'existence du *Trombinoscope*, les protagonistes du XIX[e] siècle, en *costume de scène* sont ainsi immobilisés pour l'éternité dans une pose grandiloquente, extravagante voire dégradante sous l'objectif caricatural de Moloch, à l'aide d'un cadre réduit à son strict minimum. Ce qui aujourd'hui ne semble pas totalement dénué d'un certain goût emphatique - les caricatures dans le prolongement de la mise en scène théâtrale - correspondent à l'esthétique du moment, l'inclination à l'effet naturel, si infime soit-elle, demeure. La charge de Bernhardt est emblématique des quatre-vingt-dix-huit autres portraits de Moloch, en ce qu'elle illustre les principes du portrait avec attributs. Comme pour les autres représentations de Moloch nous sommes tentés de prendre en considération l'absence orchestrée par ce type de représentation. Bernhardt s'approprie la renommée en juxtaposant l'une sur l'autre sa vie d'actrice et celle de ses égéries. Le spectateur ne peut ignorer derrière les nombreux accessoires, la présence de l'actrice qui, grâce à la justesse de son interprétation, fournit une base suffisante à sa représentation. Freud ne s'y était pas trompé, qui après une représentation de *Théodora* de Victorien Sardou le 7 novembre 1885, consignait dans ses carnets : "Curieuse créature ! J'imagine qu'elle n'est pas différente dans la vie de ce qu'elle est sur la scène" (48). Par l'usage d'attributs, de sous-entendus et de métaphores, la galerie de contemporains dressée par le *Trombinoscope* devient un témoignage du milieu artistique, politique, journalistique et littéraire dans lequel vivaient Touchatout et Moloch (49). Les portraits-charges de Moloch complétés par les notices de Touchatout sont de véritables documents, un statut et une fonction qui se sont trouvés étroitement liés à l'apparition du portrait littéraire.

F.M.

octobre 1997

(1) Les registres de la Bibliothèque nationale mentionnent les dates suivantes : de octobre 1872 à mai 1876, dates butoirs qui sont reprises systématiquement.

(2) Il est difficile aujourd'hui de dresser avec certitude quelle était la participation de chacun ; certains numéros seront censurés, nous avons relevé les suivants : 7, 9, 10, 15, 21, 27, 28, 96, 128, 138, 139, 140, 144, 145, 146, 151, 156, 158, 160, 164, 166, 167, 168, 173, 176, 200, 211, 217, 228 ; pour d'autres l'auteur des dessins n'est tout simplement pas identifié : 80, 98, 141, 147, 149, 153, 155, 157, 181, 201, 202, 203, 227, 234, 237.

(3) Même adresse pendant un temps que les bureaux de *L'Éclipse*. Par la suite les bureaux du *Trombinoscope* déménageront pour s'installer au 29, rue d'Amsterdam.

(4) Périodique édité à partir du 10 février jusqu'au 2 avril 1871, il ne connaîtra que cinq numéros (plus un numéro spécimen). Bien que ses sympathies avec le gouvernement insurrectionnel soient notoires il sera frappé par la censure de la Commune (décret du 18 mars 1871 rétablissant la censure du fait de l'état de siège). Sur cette période voir l'ouvrage de J. Berleux, *Caricatures pendant le siège et la commune de Paris*, Paris, Lib. Bibliothèque Nationale, 1890.

(5) Pierre et Paul, "Touchatout (Léon Bienvenu)" *Les Hommes d'Aujourd'hui*, n° 52, 1879, n.p.

(6) Cf. J.-Y. Mollier, "La survie de la censure d'État (1881-1949)" in *La censure en France à l'ère*


n°99, Juin 1882 10 CENTIMES

LE TROMBINOSCOPE PAR TOUCHATOUT

LE TINTAMARRE

Petit journal humoristique fondé le 19 mars 1843 par M. Jules Lovy, qui fut son premier directeur.

Jules Lovy était un de ces écrivains fantaisistes qui piétinaient assez volontiers sur les fleurs de rhétorique, mais dont l'originalité et l'imagination primesautière extirpaient de force le rire du fond des rates les plus odéoniennes.

démocratique (1848-...), sous la dir. de P. Ory, Paris, Complexe, 1997, pp.78-79.

(7) En réalité le format est légèrement différent puisqu'il passe approximativement de 27,4,1x17,7 à 24,6x16,5.

(8) De manière significative cette ultime livraison retrace l'historique du journal *Le Tintamarre*. Il se découpe de la manière suivante : une première mouture voit le jour en 1840, sous la direction de Jules Lovy (1801-1868) - connu sous divers pseudonymes comme celui de Jérôme Sol-Dièse- et de Jean Louis Auguste Commerson (1802-1879) alias Joseph Citrouillard, qui porte le nom de *Tam-Tam*. Le 19 mars 1843 apparaît *Le Tintamarre*, Bienvenu y fera ses débuts comme journaliste en 1863 ; collaborateur permanent en 1865, il en deviendra copropriétaire en 1868 avant d'acheter le journal à Commerson et d'en devenir directeur en 1872. *Le Tintamarre* accompagné du sous-titre *Hebdomadaire satirique et financier* disparaît vers 1920. Pour être exhaustif, il faut mentionner l'existence d'une dernière publication sous l'égide de Commerson et de Nadar, *Le Petit Tintamarre* ; comportant 26 numéros, il parut entre le 3 janvier et le 30 juin 1857.

(9) Touchatout annonce en préambule au quatrième volume du *Trombinoscope* en mai 1876 : "Une nouvelle édition du *Trombinoscope* se prépare. Elle se publiera très rapidement par séries de cinq notices, dont une inédite, et contiendra toutes les anciennes biographies complétées jusqu'à ce jour [...] Ce sont des choses que nous ajouterons au bas de chaque portrait. La rallonge fera quelquefois contraste avec le premier morceau."

(10) Contrairement aux allégations de Touchatout cité dans la note 9 ; nous avons relevé par ordre alphabétique les numéros sur : Andrieux, L. (21), Clémenceau (2), Concordat (31), Dieu (19), Farre, J. (70), Gallifet, G. (75), Hugues, C. (71), Maret, H. (37), Louise Michel (23), Tony Révillon, A. (63), Zola (6).

(11) Cf. Ph. Jones, *La presse satirique illustrée entre 1860 et 1890*, Paris, Institut français de presse, 1956, pp. 108-109.

(12) La Marmite était une coopérative qui durant le Siège permettait le ravitaillement des déshérités, ou désignait dans le jargon militaire un obus, autre acception, la marmite à vapeur qui ne manquait pas d'exploser lorsqu'elle était mal utilisée ; elle connaît par la suite une longue fortune iconographique dans la caricature. Moloch dans le frontispice qu'il réalise pour l'ouvrage de John Grand-Carteret, *L'Année en images, 1893* use de cette métaphore aux côtés du portrait de l'auteur, ainsi peut-on lire en sous-titre "L'auteur se faisant 'anarchisse' et lançant la marmite de l'année". On trouve peut-être là, une allusion purement technique à la marmite, soit, précise le *Nouveau Larousse illustré*, le vase dans lequel les imprimeurs en taille-douce brûlent l'huile à faire le noir. Mais la référence la plus convaincante reste la marmite comme l'objet qui désigne une bombe artisanale dont usent les anarchistes.

(13) Enfin, cette dernière mouture du *trombinoscope* s'étale sur huit pages imprimées.

(14) Vers 1874 cette dernière acception n'était pas connue. Littré donne la définition du terme Moloch ainsi : "1° Dieu des Ammonites, célèbre dans l'Écriture par le culte cruel qu'on lui rendait en faisant passer des enfants au travers du feu. C'étaient des peuples infidèles qui les habitaient [les contrées syriennes] ; c'était le Phénicien, sacrificateur homicide à Moloch, qui rassemblait dans ses murs les richesses de tous les climats [...] Selon les démonographes, prince du pays des larmes, membre du conseil infernal [...] ÉTYM. Mot phénicien signifiant celui qui règne..."

(15) L'hebdomadaire satirique de tendance républicaine est créé en avril 1869 par René d'Arcoz, y collaborent entre autres Moloch, Bertall, Hadol. Il cessera son activité en février 1870 pour reprendre en 1874 sous l'égide de Georges Petilleau avec la participation de nouveaux illustrateurs comme Faustin, Coll-Toc, Alfred Le Petit... Enfin, en décembre 1897, il renaît de ses cendres devenu quotidien, sous la direction de Marguerite Durand, il se fait l'écho des revendications féministes d'alors.

(16) *Le Trombinoscope* par Touchatout, n° 81, avril 1882, n.p.

(17) *Ibid.*, n° 86, avril 1882.

(18) *Ibid.*, n° 96, mai 1882.

(19) *Ibid.*, n° 84, avril 1882.

(20) Cf. E. Kris et O. Kurz, *L'image de l'artiste, légende, mythe et magie*, Paris, Rivages, 1987.

(21) D. Le Breton, *Des visages*, Paris, Métailié, 1992, p. 59. Voir aussi sur cette question É. Madlener, "L'exploration physiognomonique de l'âme", in *L'âme au corps, arts et sciences 1793-1993*, Paris, RMN/Gallimard, 1993, pp. 224-237.

(22) Il en va de même dans le champ caricatural, sur ce point consulter le livre de B. Tillier, *La Républicature, la caricature politique en France 1870-1914*, Paris, CNRS, 1997, pp. 68-71.

(23) *Le Trombinoscope* par Touchatout, n° 3, juillet 1881.

(24) *Ibid.*, n° 40, novembre 1881.

(25) Nous renvoyons ici à l'ouvrage remarquable de H. Dufour, *Portraits, en phrases, les recueils de portraits littéraires au XIXe siècle*, Paris, PUF, 1997.

(26) Fondé en juillet 1856 par Carjat, cet hebdomadaire biographique cessera son activité en décembre 1857 ; ensuite il reparaîtra à plusieurs reprises sous diverses formes mais toujours comme journal biographique satirique illustré.

(27) Hebdomadaire de Félicien Champsaur avec des charges de Le Petit, ne durera que le temps de trente numéros, de décembre 1880 à décembre 1881. Il existe une première version du journal deux ans auparavant avec Gill. Toutefois cette première mouture n'est pas mentionnée par Ch. Fontane, dans l'exhaustif ouvrage *Un maître de la caricature, André Gill*, Paris, L'ibis, 1927.

(28) Cet hebdomadaire est fondé en septembre 1878 par Champsaur. Les notices biographiques sont rédigées par Champsaur ou par divers écrivains sous le nom de plume de Pierre et Paul, mais aussi par Verlaine, Huysmans, Maurras... *Les Hommes d'Aujourd'hui* comprend en tout 469 numéros, les 142 premiers étant de la main de Gill, par la suite de nombreux caricaturistes illustreront le journal, Moloch, pour sa part, ne réalisera qu'un seul dessin, celui de Léon Xanrof, n° 371.

(29) Dernier reliquat de la tradition, cet hebdomadaire fondé en janvier 1908 par Henri Fabre, s'inspire nettement des journaux de Champsaur ; il cesse sa parution en 1927.

(30) H. Dufour, *op. cit.*, p. 81.

(31) 1ère livraison de l'*Histoire tintamarresque de Napoléon III* par Touchatout, p. 3.

(32) E. Fraisse en stipule les limites et les enjeux dans le domaine littéraire, *Les anthologies en France*, Paris, PUF, 1997.

(33) Cf. P. Barrière, *La vie intellectuelle en France, du 16e s. à l'époque contemporaine*, Paris, Albin Michel, 1974, pp. 501-523.

(34) Voir l'ouvrage sous la dir. de J.-Y. Mollier et P. Ory, *Pierre Larousse et son temps*, Paris, Larousse, 1995.

(35) N. Savy en dévoile la généalogie : "Ils sont portés par les progrès acquis : conscience de la valeur de la culture et de la langue nationale, et nécessité d'en tracer désormais un tableau historique, diachronique, au lieu de se contenter d'en décrire l'état moderne ; idéalisme démocratique et pédagogique, doublé de réalisme d'éditeur et d'auteur [...] ; souci scientifique enfin d'être complet, universel." *Le siècle des dictionnaires*, Paris, RMN, Les dossiers du Musée d'Orsay, n° 10, 1987, pp. 20-21

(36) Cf. B. Tillier, "Paul Hadol et sa ménagerie ! ou le cirque d'un caricaturiste antibonapartiste", *Gavroche*, n° 80, mars-avril 1995, pp. 1-8.

(37) Cf. *Histoire générale de la presse française, de 1871 à 1940*, t.III, sous la dir. de C. Bellanger, J. Godechot, P. Guiral et F. Terrou, Paris, PUF, 1972, pp.239-405 ; T. Ferenczi, *L'invention du journalisme en France*, Paris, Payot & Rivages, 1996. De même voir C. Georgel, *Les journalistes*, Paris, RMN, Les dossiers du Musée d'Orsay, n° 5, 1986.

(38) *Le Trombinoscope* par Touchatout, n° 10, juillet 1881.

(39) On pense rétrospectivement, au rôle joué dans la vie de Hugo, par le tissu familial : ses filles mais aussi son épouse qui en 1863 rédige l'étonnant ouvrage *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* ou encore sa maîtresse Juliette Drouet.

(40) E. H. Gombrich, *L'art et l'illusion*, Paris, Gallimard, 1987, p. 147.

(41) Cf. *Le Trombinoscope* par Touchatout, "Eugénie", n° 60, janvier 1882 ; "Napoléon III", n° 17, août 1881 ; "Napoléon" (le prince Joseph, fils de l'ex-roi Jérôme oncle de Napoléon III), n° 15, août 1881 ; "Vélocipède IV" (le prince impérial Eugène-Louis, fils de Napoléon III), n° 72, février 1882. De même la livraison intitulée : "Le pays, de ses petits noms : Débagoulard-Fracasse", n° 68, février 1882, représente ce journal de l'Empire sous les traits d'un être grotesque où tout le monde reconnaît Napoléon III. Voir aussi le "Concordat", n° 31, octobre 1881.

(42) *Ibid.*, n° 6, juillet 1881.

(43) *Ibid.*, n° 28, octobre 1881. Dans la première série du *Trombinoscope* l'image de Bernhardt fut censurée, sans que l'on sache qui en était l'auteur, n° 160, septembre 1974.

(44) Sur la photographie de théâtre voir : C. Meyer-Plantureux, *La photographie de théâtre ou la mémoire de l'éphémère*, Paris Audiovisuel et C. Meyer-Plantureux, 1992 ; J. Sagne, "Théâtre et photographie au XIXe siècle, De l'illusionnisme à la pétrification", in P. Roegiers (sous la dir.) *L'écart constant, Récits*, Neuchâtel, Didascalies, 1986, pp. 15-16 ; M. Frizot, "L'essentiel dans l'accessoire" in *Femmes en vue, photographies Henri Manuel-Félix Nadar-Paul Nadar-Constant Puyo*, Cat. expo. Paris Mois de la Photo, CNMHS, 1988, pp. 3-11.

(45) Cf. à propos des Monstres sacrés J.-J. Roubine, "La grande magie" in *Le théâtre en France, du Moyen Âge à nos jours*, sous la dir. de J. de Jomaron, Paris, Armand Colin, 1992, pp. 597-675 et J.-M. Nectoux, *Stars et Monstres sacrés*, Paris, RMN, Les dossiers du Musée d'Orsay, n° 2, 1986.

(46) Nous renvoyons à la lecture de la biographie de A. Gold et R. Fizdale, *Sarah Bernhardt*, Paris, Gallimard, 1991.

(47) Outre les nombreuses représentations visuelles où elle apparaît, on la retrouve sous les traits de la Berma comme héroïne de la *Recherche* de Proust.

(48) S. Freud, cité par E. Jones, *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, t.II, Paris, PUF, 1958-69, p. 196.

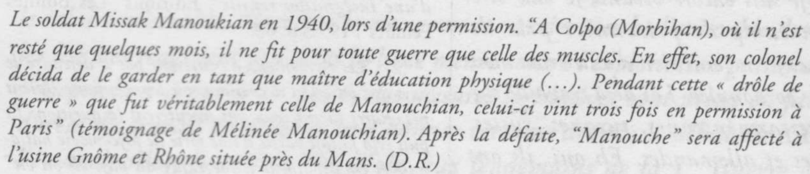
(49) Par ces nombreuses insinuations, ces chevauchements et ces répétitions, ou encore ces digressions le *Trombinoscope* s'inscrit pleinement dans la continuité du portrait littéraire circonscrit, quarante années durant, par Sainte-Beuve.

La mobilisation des Arméniens de France

en 1939

En mai 1939, un décret publié dans le Journal Officiel précise que **"les étrangers sans nationalité et autres étrangers bénéficiant du droit d'asile sont assujettis, de 20 à 48 ans, aux autorités militaires françaises pour une durée égale à la durée du service imposée aux Français".** ***Puis, en septembre 1939, le Président du conseil et le ministre de la Guerre demandent au Garde des Sceaux de hâter la naturalisation des étrangers se portant volontaire pour servir dans l'armée. La communauté arménienne de France compte alors environ 70 000 âmes. Beaucoup d'hommes en âge de combattre se trouvent concernés par ces mesures.***





Le soldat Missak Manoukian en 1940, lors d'une permission. "A Colpo (Morbihan), où il n'est resté que quelques mois, il ne fit pour toute guerre que celle des muscles. En effet, son colonel décida de le garder en tant que maître d'éducation physique (...). Pendant cette « drôle de guerre » que fut véritablement celle de Manouchian, celui-ci vint trois fois en permission à Paris" (témoignage de Mélinée Manouchian). Après la défaite, "Manouche" sera affecté à l'usine Gnôme et Rhône située près du Mans. (D.R.)

Lorsque, en septembre 1939, la France mobilise, les Arméniens *"apatrides"* sont donc incorporés conformément aux dispositions prévues par la Société des Nations. Cependant, des livrets militaires attribués à ces recrues particulières comportent la mention : *"Soldat n'ayant pas la nationalité française"*. Conscients du danger encouru, en cas de capture, par les titulaires de cette mention discriminatoire, *"certains sous-officiers français prennent sur eux de la détruire en découpant les livrets militaires et imposent à leurs hommes le respect dû à tout combattant (1)"*. Pratiquement aucun Arménien ne se dérobera alors à ce qu'il considère comme son devoir, même si les raisons d'un tel comportement sont multiples : fidélité envers le pays d'accueil, volonté d'accélérer le processus d'intégration, antifascisme (2)... Le climat pesant des années trente y est également pour beaucoup, car, comme le notera le fantassin Gabriel Sinapian, *"les trottoirs (...) appartenaient aux poilus et aux gazés. Ces gens-là avaient souffert. Ça leur donnait des droits, et, lorsque nous les rencontrions, spontanément, nous baissions la tête et regardions le sol pour ne pas avoir à croiser leur regard (3)"*. Il est vrai que tout Arménien en âge de combattre, resté dans le civil, est alors suspect aux yeux de la population. Parfois injurié par les passants, il est régulièrement accusé de *"venir manger le pain des Français sans en payer le prix"*.

Certains de ces *"levantins"* ont pourtant déjà rejoint, par engagement, les Régiments Etrangers d'Infanterie (R.E.I.) et les fameux Régiments de Marche des Volontaires Etrangers (R.M.V.E.), lesquels recrutent alors principalement des républicains espagnols et des réfugiés venus des pays d'Europe orientale. Ces R.M.V.E. n'étaient cependant pas au niveau technique des unités classiques de la Légion, exception faite de l'apport précieux des ex-combattants espagnols. L'instruction y était déficiente et les cadres, issus de la réserve, parfois incompétents. Mal équipés et mal armés, les volontaires s'y démoraliseront rapidement... Incontestablement, la mobilisation "classique" des Arméniens reste la procédure la plus usitée et, à Valence (Drôme), près de 250 hommes sont régulièrement incorporés dans l'Armée française, pour une communauté comptant environ 1 400 âmes.

Une incorporation aux multiples visages

L'incorporation des Arméniens dans les troupes françaises présente de multiples facettes. En effet, si les Arméniens ne sont pas totalement inconnus de l'Armée française, laquelle avait encadré la Légion d'Orient (4) durant le premier



A Pamiers (Ardèche), un groupe de jeunes Arméniens récemment mobilisés pose pour le photographe en 1939. Beaucoup de ces soldats n'ont pas encore acquis la nationalité française, car l'octroi massif de la naturalisation ne s'accomplira qu'après la Deuxième Guerre Mondiale… Le port de paletots croisés dénote une affectation au sein des troupes coloniales. (Doc. Sauren Sergian, D.R.)

conflit mondial, la mobilisation de septembre 1939 permet également aux fils d'Arménie de découvrir toutes les *"joyeusetés"* de la vie en garnison : les chambrées immenses, la promiscuité, l'arrogance de certains officiers, la soumission aux ordres, les quolibets racistes… Gabriel Sinapian, appelé au sein du 211[e] Régiment d'Infanterie, loue cependant pour sa part l'attitude amicale de cadres français : *"Comme nous creusions des tranchées pour nous enfouir, mon Capitaine a dit à tous ses soldats :* « Je ne veux plus entendre : Oh ! l'Arménien, prends la pioche, prends la pelle et creuse, sinon ce sera l'emprisonnement. Ce sont des garçons dont les noms méritent d'être connus et appris » *(5)"*. Cordonniers et tailleurs arméniens sont également fort appréciés au sein des régiments. Ainsi dans un roman particulièrement réaliste, Pascal Tchakmakian prêtera les propos suivants à un Arménien récemment muté sur la Ligne Maginot : *"Quelle drôle de guerre ! Je suis dans un ouvrage fortifié et je n'ai pas encore vu un seul Allemand. Il faut vous dire que je suis devenu le cordonnier du régiment. Je ne me plains pas, car je suis utile à quelque chose, ne serait-ce qu'à réparer des chaussures et à aider un peu au confort de mes camarades. Cela me rappelle ma période au Caucase sous le commandement géorgien (6)"*. En juin 1940, notre cordonnier *"libanais"* (7) sera capturé par les troupes allemandes. Fataliste, il commentera ensuite sa nouvelle situation : *"Comme d'habitude, grâce à Dieu, je suis encore vivant. Je vais être dans un camp de prisonnier près de Munich et je ne ferai rien d'autre que mon métier de cordonnier. J'ai déjà travaillé sur des bottes arméniennes, turques, russes, françaises et allemandes. Eh oui, ils ont tous cinq doigts à chaque pied (…). J'ai rencontré quelques Arméniens soviétiques et j'essaye de leur donner un peu à manger de temps en temps"*.

Antifascistes et "héros de la Nation"

Dans un registre totalement différent, Missak Manouchian, un des principaux animateurs de l'Union Populaire Franco-Arménienne (8), se trouve incarcéré à la prison de la Santé lors de la mobilisation. Mû par ses convictions antifascistes, il cherche à rejoindre l'Armée française. Satisfaction lui est donnée, car *"son colonel ayant répondu favorablement à sa requête, Manouche fut libéré. On lui donna trois jours pour se présenter à la caserne de Colpo, dans le Morbihan (…). Tous les matins, Manouche faisait faire de la gymnastique aux soldats. Je me souviens qu'il fut surpris de trouver des Arméniens à la caserne (9)"*. Une lettre de Missak Manouchian, écrite à sa compagne Mélinée, résume parfaitement son état d'esprit d'alors : *"Cette épreuve sera l'occasion pour chacun de préciser son comportement envers la France et son peuple d'origine. Chaque citoyen doit avoir à cœur de combattre le nazisme ennemi des peuples"*.

Mais la guerre est là, impitoyable. A Décines (Isère), cette ville de la soie où près d'un quart de la population est d'origine arménienne, le premier "mort pour la France" se nomme Garabed Der Boghosian. Un employé municipal laissera ainsi un émouvant témoignage sur ces funérailles : *"On est allé le recevoir, à l'entrée de la commune, la musique et toute la population ont défilé. On s'est arrêté devant la mairie, puis on l'a enterré dans une tombe parce que le conseil municipal avait voté une concession perpétuelle pour celui qui est mort pour la France (10)"*. la *"guenille levantine"*, selon un mot tristement célèbre du polémiste xénophobe Henri Béraud, avait bien mérité de la Patrie…

Cyril Le Tallec

(1) F. Bourgade, *"Arméniens de Valence : histoire d'une intégration réussie"*, Editions "Les Bonnes Feuilles", 1991, p. 63.

(2) *"Les Arméniens n'hésitèrent pas à défendre le pays qui les avait accueilli et où leurs enfants étaient nés. Rares furent ceux qui discutèrent la question. Et puis cela faisait partie d'une sorte de psychologie nationale et traditionnelle d'allégeance au pays où on vit"* (P. Tchakmakian, *"Le Crépuscule des anges"*, Société d'Editions Générales, 1988, p. 250).

(3) Témoignage de G. Sinapian, cité par F. Bourgade (p. 55).

(4) La Légion d'Orient fut levée par décision du ministère de la Guerre français le 15 novembre 1916. Elle regroupait, entre autres, des Arméniens réfugiés en Egypte et des volontaires venus des quatre coins du monde, suivant les mots d'ordre de la Délégation Nationale Arménienne.

(5) Témoignage de G. Sinapian, cité par F. Bourgade (p. 63).

(6) P. Tchakmakian, *"Le Crépuscule des anges"*, p. 260.

(7) Afin de faciliter les contacts avec des conscrits français peu férus de géographie, les appelés arméniens se disaient parfois libanais.

(8) L'Union Populaire Franco-Arménienne avait pris le relais du Comité de secours pour l'Arménie (H.O.G.), en 1938. Un rapport de police assimilait le H.O.G. à un organisme de propagande soviétique *"qui entretient des relations étroites avec l'Ambassadeur d'U.R.S.S. à Paris, lequel lui fournit des directives et des subventions"*.

(9) M. Manouchian, *"Manouchian"*, Les Editeurs Français Réunis, 1974, p. 67. Il est à noter que "Manouche" avait été mobilisé une première fois en 1938…

(10) P. Videlier, *"Décines, une ville, des vies"*, Paroles d'Aube, 1996.



Femmes au travail : 1874-1920

Avec l'industrialisation de la France au XIXe siècle, les femmes voient leur rôle se développer dans la vie économique ; elles acquièrent "une visibilité qu'elle(s) n'avai(en)t pas auparavant" (1). Mais ce rôle reste très subalterne, leur travail est épuisant, le salaire misérable. Alors que le mouvement ouvrier touche l'ensemble des grands secteurs industriels, écartées par les hommes, les femmes réagissent peu dans la lutte menée contre l'exploitation patronale (2).

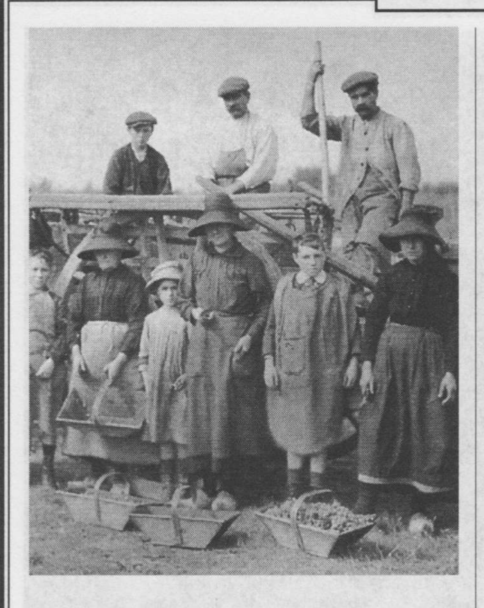
Cependant à partir de 1874, des mesures législatives sont prises en faveur des femmes, pour les "protéger" vis-à-vis de la dureté du travail en usine et leur donner certains droits ; le début du XXe siècle semble même annoncer le véritable début de l'émancipation féminine. Toutefois, aux lendemains de la 1re Guerre Mondiale, malgré l'effort admirable fourni par les femmes durant le conflit dans la plupart des activités économiques (3), on revient entre les deux guerres à l'image de la femme épouse et mère au foyer : il faudra attendre 1944, et le droit de vote accordé aux femmes par le Conseil National de la Résistance, pour que celles-ci commencent à jouir d'une reconnaissance politique et sociale.

Dans cet article nous évoquerons l'évolution du travail féminin en France entre 1874 et 1920, en nous intéressant aux facteurs ou aux circonstances qui expliquent celle-ci ; puis nous amorcerons un bilan des mesures prises en faveur des femmes durant cette période.

Quelles mesures pour les femmes ?

Lorsqu'on passe en revue les mesures prises en faveur des femmes depuis 1874 (voir encadré), on est d'abord frappé par le fait que celles-ci soient très souvent associées aux enfants et aux jeunes filles ; ainsi par exemple rédige-t-on en 1892 une loi *"sur le travail des enfants, des filles mineures et des femmes dans les établissements industriels"* ; de même en 1909 est votée une loi *"relative aux travaux interdits aux femmes et aux enfants employés dans les établissements commerciaux"*. Cette association a tendance à donner de la Femme l'image d'un être fragile et immature et elle a sans doute contribué à entretenir encore longtemps l'inégalité des sexes dans le travail et les responsabilités.

Quels changements les différentes mesures législatives apportent-elles à la condition de l'ouvrière ? En premier lieu, on assiste à une importante réduction de la durée du travail : alors qu'avant 1874, il était courant qu'une femme travaille en usine 14 heures par jour, progressivement cette durée est ramenée à 10 heures en 1904 ; quinze ans plus tard, avec la reprise du mouvement ouvrier après guerre, la journée de travail sera légalement fixée à 8 heures, tant pour les femmes que les hommes. Par ailleurs, des mesures sont prises pour protéger les femmes vis-à-vis de certaines formes de travaux : pénibles d'abord, comme le travail de nuit, ou dans les mines et les carrières, ou encore les tâches excessives, consistant par exemple à porter de lourdes charges : travaux dangereux aussi : par exemple, il est dès 1893 interdit *"de les employer [les femmes] dans le graissage, le nettoyage et la réparation de machines ou mécanismes en marche. De même dans les ateliers où les machines sont actionnées à la main ou avec un moteur dont les parties dangereuses ne sont pas couvertes (...) par des organes de protection"*. Amélioration des conditions de vie et protection contre la précarité, avec l'institution du congé de maternité en 1909,



la création d'un salaire minimum pour certaines ouvrières en 1915, et l'institution des Allocations familiales en 1920.

Mais les mesures restent timides lorsque l'on touche à un début d'émancipation féminine, à travers l'amélioration de la condition ouvrière : deux lois accordent à la femme certaines formes d'indépendance, financière et sociale ; elle obtient en 1907 le droit de toucher son salaire et d'en disposer, mais elle reste solidaire de son mari face à tout problème financier ; à partir de 1920 elle obtient le droit de se syndiquer sans avoir à demander l'autorisation à son mari : mesure émancipatrice importante pour l'époque, certes, mais lorsqu'on sait d'une part la réticence, sinon l'hostilité des syndicats masculins à accepter les femmes dans leurs rangs et qu'on connaît d'autre part l'intérêt limité que celles-ci portent à l'expérience syndicale – en 1914 par exemple, pour environ un million de travailleurs syndiqués on ne compte que 89 300 femmes (4) – on peut raisonnablement penser que la loi de 1920 eut une portée limitée dans l'émancipation féminine. Et pourtant des mesures furent prises, souvent sous la pression de certaines femmes.

Facteurs ou circonstances de cette évolution

Les mesures en faveur des ouvrières ont été rendues possibles grâce à "une conjoncture favorable" qui tint compte de leurs aspirations et des circonstances politiques de l'époque.

On serait d'abord tenté d'écrire que le premier facteur de changement est le rôle joué par l'instruction des jeunes filles : en effet, on aurait pu croire qu'avec la loi Falloux (1850), obligeant chaque commune de plus de 800 habitants à ouvrir une école de filles, puis la loi Duruy (1867), créant les cours secondaires – ancêtres de nos collèges – pour jeunes filles, on permettait à celles-ci d'acquérir un niveau intellectuel et professionnel qui leur offre un poste à responsabilités ; en fait il n'en est rien : d'une part, la plupart des activités des années 1870-1920 recrutent surtout du personnel féminin non qualifié, d'autre part, rares sont à cette époque les familles ouvrières qui disposent de moyens leur permettant d'envoyer des enfants, garçons ou filles, "aux études", comme on dit familièrement. Si le développement de l'instruction des filles a contribué à l'émancipation des femmes, ce n'est sans doute pas dans le monde de l'ouvrière qu'il faut en chercher les effets.

C'est d'abord l'influence du féminisme qui explique les mesures prises en leur faveur. Pour la petite histoire précisons que, selon le dictionnaire Robert, le terme *féminisme* date de 1837, et désigne une *"doctrine qui a pour but l'extension des droits, du rôle de la femme dans la société."* Comment le courant féministe des années 1870-1920 a-t-il exercé une influence sur la condition ouvrière ? Essentiellement "sur le terrain", avec des militantes, inspectrices du travail ou enquêtrices collaborant à un journal. En ce qui concerne les premières, leur fonction fut légalisée en 1882 – car celle-ci existait déjà à titre d'essai en 1874 dans le département de la Seine. Quant à celles qui animèrent le mouvement ouvrier féminin, nous aimerions en citer quatre, parmi toutes celles qui jouèrent un rôle dans l'émancipation de la Femme : Aline Valette (1850-1899), socialiste, enseignante et fondatrice d'un syndicat, journaliste ; elle fut l'une des premières femmes nommées inspectrices du travail. Caroline Remy, plus connue sous le nom de Séverine (1855-1929), tour à tour socialiste, communiste, puis anarchiste ; grand reporter, elle n'hésite pas à s'introduire dans le milieu ouvrier pour en partager et comprendre les conditions de travail. Marguerite Durand (1864-1936), fondatrice et directrice du quotidien féministe *"La Fronde"* ; elle organise des campagnes d'information pour inciter les femmes à entrer dans les syndicats ; elle sera l'instigatrice de quatre syndicats féminins. Enfin, Marcelle Capy (1881-1962), journaliste et romancière, grande figure du pacifisme après 1919 ; elle adoptera la méthode de Séverine pour faire découvrir à ses lecteurs les conditions de travail des femmes en usine *(voir encadré)*.

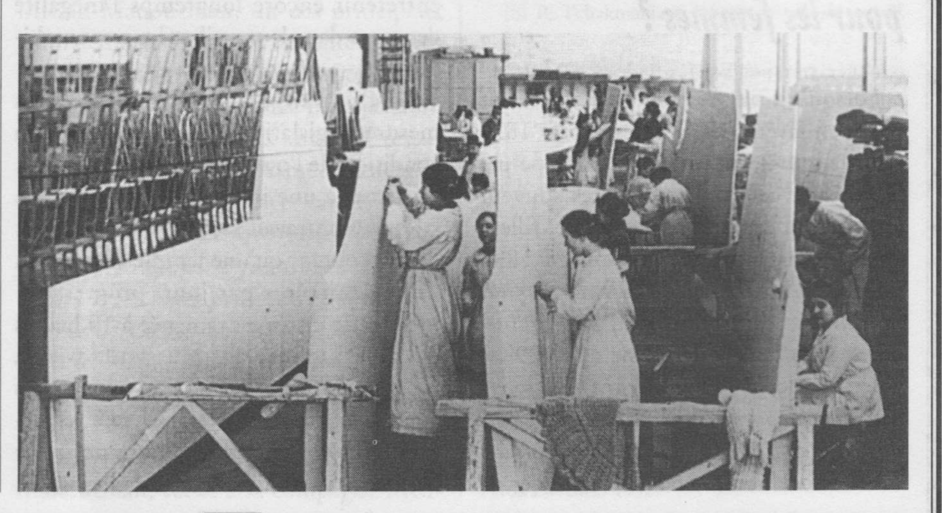
A l'époque qui nous intéresse l'action du féminisme peut se résumer en trois points. D'abord, par la presse écrite,

LA "LOI DES CHAISES", 29 décembre 1900

Fixant les conditions de travail des femmes employées dans les magasins, boutiques et autres locaux en dépendant.

Art. 1° – Les magasins, boutiques et autres locaux en dépendant, dans lesquels des marchandises et objets divers sont manutentionnés ou offerts au public par un personnel féminin, devront être, dans chaque salle, munis d'un nombre de sièges égal à celui des femmes qui y sont employées.

Art. 2 – Les inspecteurs du travail sont chargés d'assurer l'exécution de la présente loi ; à cet effet ils ont entrée dans les établissements visés par l'article 1°. Les contraventions sont constatées par les procès-verbaux des inspecteurs et inspectrices qui font loi jusqu'à preuve du contraire.




15. LES TROUBLES DE MÉRU
La tête de la colonne des Grévistes, conduite par des Femmes

l'information des femmes, mais aussi des hommes, politiques ou non. Le premier journal féministe, *"le Droit des Femmes"*, paraît en 1869 ; il est suivi, entre 1871 et 1914, de plus de trente publications dont l'existence courageuse est souvent difficile ; un grand quotidien domine l'ensemble, *"la Fronde"*, citée plus haut, dont *"La part la plus importante fut réservée à l'émancipation économique des femmes."* (5) A l'instar de Séverine et de Marcelle Capy, des femmes, des *"enquêtrices"*, pratiquent un journalisme de terrain qui, tout en évitant la sensiblerie de certains hommes – on pense entre autres à Villermé (6) – dénoncent les conditions de travail abusives dont les femmes sont victimes. L'influence du féminisme se marque ensuite à travers des congrès internationaux, dix entre 1878 et 1913, qui ont pour mérite de stimuler l'action revendicative des militantes, même si l'influence des ouvrières y paraît modeste. Au cours de ces congrès sont débattus les thèmes d'où sortiront la plupart des lois en faveur des femmes : dès 1878, par exemple, on demande l'égalité salariale entre l'homme et la femme, en 1892, un salaire minimum pour la femme, en 1900, l'admission de pleins droits des femmes dans les syndicats masculins, en 1913, la reconnaissance des congés de maternité. Toutes les revendications féminines formulées lors de ces congrès ne seront pas satisfaites dans l'immédiat – par exemple, la création de crèches, garderies ou jardins d'enfants, réclamée depuis 1892, sera laborieusement décidée après 1919, parfois après la Seconde Guerre Mondiale ; par ailleurs des revendications donneront lieu à des mesures qui seront – nous le verrons plus loin – plus ou moins appliquées ; toutefois il est certain que les congrès féministes ont joué un rôle important dans l'amélioration de la condition de la femme et de l'ouvrière. Enfin, l'action du féminisme se manifeste à travers le syndicalisme et son corollaire, la grève. Même si l'un et l'autre ont connu des effets modestes, qui ont déjà été évoqués, il est certain qu'à une époque où la prépondérance masculine demeure, dans les domaines politique, économique et social, la syndicalisation des femmes, même d'une minorité, et leur participation à certaines grèves – quand elles ne les ont pas organisées – avaient de quoi déranger l'ordre établi par les hommes : aussi pouvait-on lire, sous la plume d'une féministe, que *"L'union [entre ouvriers et ouvrières] est indispensable, associations, coopérations, syndicats, il faut que les femmes entrent partout et partout travaillent avec leurs frères de misère, il faut que ceux-ci comprennent leur devoir et ouvrent leurs rangs à leurs compagnes."* (7) L'action de cette minorité dérange sans doute d'autant plus que, selon l'historienne M. Guilbert, *"les femmes que l'on méprise pour leur incompétence n'ont rien à envier aux hommes pour leur vigueur dans l'action et pour leur logique et l'esprit de suite dans les décisions."* (8)

Le féminisme a donc joué un rôle indéniable dans l'amélioration de la condition de la femme salariée. On ne saurait toutefois ignorer l'influence des événements – ce qu'on appelle aujourd'hui l'Histoire – qui ont tantôt sensibilisé l'opinion publique à la cause des ouvrières, tantôt accéléré les mesures en leur faveur. Si l'on en croit l'économiste W.W. Rostow (9), la Révolution Industrielle Française démarre entre 1830 et 1860 ; dès cette époque, des théoriciens – citons entre autres Proudhon et Guesde – des sociologues comme Villermé et même des industriels, en particulier des Alsaciens, dénoncent les conditions de travail des ouvriers, notamment des femmes et des enfants, dans la grande industrie naissante. Bien qu'ils se heurtent généralement au conservatisme patronal et bourgeois, ils parviendront toutefois à faire entendre leurs voix au gouvernement : c'est au cours du Second Empire que les enquêteurs commencent à se pencher véritablement sur le sort des travailleuses ; mais c'est surtout durant la Troisième République, avant la Grande Guerre, que sont prises les premières mesures législatives en faveur des femmes salariées. Et puis, avec le cataclysme de 14-18 et la nécessité vitale de remplacer les hommes par les femmes dans tous les secteurs économiques, les pouvoirs

TRAVAILLER DANS UNE USINE EN 1913...

Marcelle Capy, journaliste socialiste, a réussi à se faire embaucher dans l'entreprise Osram, installée à Puteaux et spécialisée dans la fabrication d'ampoules électriques ; elle témoigne du travail dans un atelier.

"Un [travail] qui présente de grands dangers, est celui qui consiste à graver sur l'ampoule la marque "Osram". Il est exécuté au moyen d'un tampon frotté d'un acide et que l'on appuie fortement sur la lampe. L'acide attaque le verre et grave les lettres. Lorsque cette opération est effectuée sur les globes électriques, le péril est grand. L'ouvrière retient le globe sous son bras gauche arrondi en anse. Le tampon est dans sa main droite. Au moment où elle applique ce dernier sur le globe, il se produit parfois une explosion. La lampe éclate et les débris de verre lui sautent au visage. Comme des accidents de cette nature se produisent assez fréquemment, on a donné aux ouvrières des lunettes pour se garantir les yeux. Ce n'est pas suffisant. Les éclats de verre font, sur le visage, de profondes blessures qui ne guérissent que très lentement. (...)

On peut se poser une question : à quoi servent, alors, les inspecteurs du travail ? Lorsqu'ils viennent visiter l'usine, ils sont forts bien reçus et se retirent satisfaits. Comment cela se fait-il ? C'est très simple. Quand l'inspecteur arrive, il est d'abord reçu par les directeurs. Pendant que ces derniers l'entretiennent, le téléphone [intérieur] fonctionne, les chefs d'atelier avertis font immédiatement cesser le travail et préparent une mise en scène. L'inspecteur apparaît, on le guide avec courtoisie, il ne voit rien de ce qu'on a intérêt à lui cacher.

Dès qu'il a franchi le seuil de l'usine, le labeur insensé recommence de plus belle."

"La Bataille Syndicaliste", 30 septembre 1913

LÉGISLATION DU TRAVAIL FÉMININ EN FRANCE

1874 Pour les filles de moins de 21 ans, interdiction du travail de nuit. Pour toutes les femmes, travail sous terre interdit (mines et carrières).

1882 Loi reconnaissant la création d'inspectrices départementales du travail.

1892 Journée de travail limitée à 10 heures pour les filles de moins de 16 ans avec 60 heures maximum par semaine. Pour les femmes majeures, journée de travail de 11 heures. Pour l'ensemble des femmes, durée hebdomadaire du travail fixée à 6 jours. Interdiction généralisée du travail de nuit.

1893 Décret relatif aux filles mineures et aux femmes leur interdisant certains travaux dangereux. De même interdiction de travailler sur des productions contraires aux bonnes mœurs.

1902 Journée de travail fixée à 10h30.

1904 Journée de travail ramenée à 10h.

1907 Loi permettant à la femme mariée de disposer librement de son salaire.

1909 • Travaux pénibles interdits aux femmes.
• Congé de maternité de 8 semaines, sans traitement, accordé aux femmes enceintes ; durant ce congé l'employeur ne peut rompre son contrat.

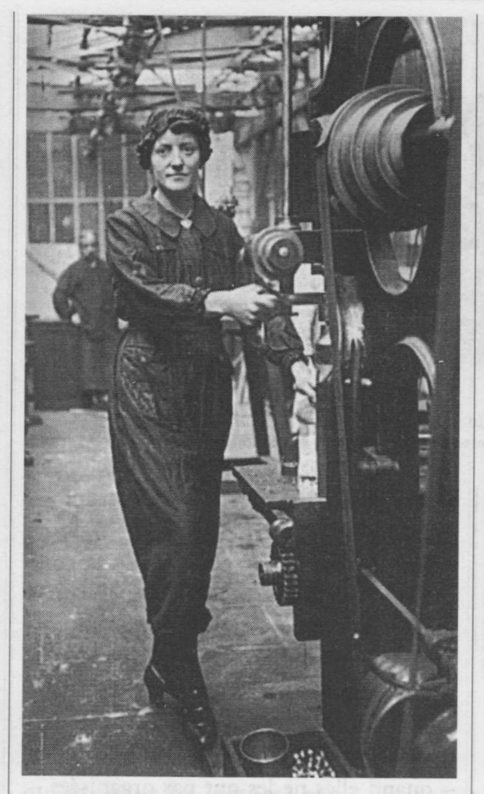
1915 Salaire minimum pour les travailleuses à domicile.

1920 • Possibilité pour une femme d'adhérer à un syndicat sans autorisation du mari.
• Création d'un comité central des allocations familiales géré par le patronat.

publics se voient contraints de prendre davantage en compte le travail féminin (10) : *"(...) à la veille de la première guerre mondiale, les femmes, même mariées, font le pari de l'industrie. Pari (...), dont la guerre allait sceller le pacte et que l'après-guerre renforcerait encore."* (11) Pour mémoire rappelons que dans le seul secteur industriel, avec la mobilisation des hommes, les femmes ont été, jusqu'à 60 % parfois des effectifs, employées dans la plupart des activités, notamment dans les industries d'armement, avec certes des nuances d'une usine à l'autre : il sera d'autant plus difficile, après-guerre, de ne pas tenir compte de cette mobilisation féminine que les pertes humaines auront affaibli la population active française.

Les mesures et la réalité

Sous l'influence de différents facteurs, des mesures sont donc prises pour améliorer le sort des ouvrières. Pourtant un témoignage de Marcelle Capy, en date de 1913 *(cf. encadré)*, nous laisse penser que malgré celles-ci, dans certaines activités tout se passe comme avant 1874. En fait l'évolution de la condition féminine



demande à être nuancée. Les mesures prises en faveur des salariées constituent, lorsqu'elles sont appliquées, un pas en avant important vers l'émancipation des femmes ; ces mesures ont parfois été suivies de réalisations concrètes positives, mais concernant trop souvent une catégorie socio-professionnelle bien définie et non l'ensemble des femmes : par exemple, en 1908 l'égalité salariale est reconnue entre instituteurs et institutrices ; en 1910 celles-ci obtiennent le maintien de leur traitement lors de leur congé de maternité ; mesures catégorielles certes, mais qui auront tendance à faire tache d'huile : ainsi en 1911 les congés de maternité avec traitement sont appliqués aux femmes travaillant dans les PTT ; toutefois il faudra attendre encore pour que ces améliorations s'appliquent aux femmes employées dans les industries.

Et, en ce qui concerne celles-ci, à l'exemple de ce qui se passe pour les enfants à la même époque, la législation concernant l'ouvrière est non ou mal respectée : quand on confronte les diverses mesures adoptées aux revendications des congrès féministes, on constate que fréquemment celles-ci reprennent des lois antérieures : en 1913 par exemple, au *Dixième Congrès International des Femmes* on réclame l'instauration d'une journée de repos hebdomadaire, alors que celle-ci avait été instituée par la loi de 1892. Cette situation s'explique d'abord par une attitude patronale identique vis-à-vis des femmes et des enfants : d'une part, les unes et les autres constituent un réservoir de main-d'œuvre abondante dans lequel il suffit de puiser ; d'autre part, un salaire ouvrier, infantile ou féminin, est une nécessité vitale pour un ménage ou pour une femme seule ; certains patrons jouent sur ces deux arguments pour maintenir, malgré les lois, des enfants et des femmes dans une totale sujétion. La chose est d'autant plus tentante que fréquemment des textes officiels précisent les exceptions à ces lois ; par exemple, un décret de 1893 autorise le travail de nuit féminin dans certaines usines – sucreries et verreries entre autres, alors que la loi de 1892 interdisait ce type d'activité... En outre l'application des lois se heurte, tant pour les femmes que les enfants, au problème de l'inspection du travail : en nombre insuffisant les inspecteurs et inspectrices sont souvent mal accueillis dans les usines ; ou alors, lorsqu'on les reçoit correctement, la réalité a été habilement masquée. Dans ces conditions, comment faire appliquer strictement des lois ?

En conclusion...

A travers les témoignages et documents, il apparaît que l'émancipation de la Femme passe nécessairement par l'amélioration de la condition des salariées, notamment les ouvrières qui, avec leurs sœurs employées dans les campagnes, représentent le groupe le plus défavorisé de la société. Cette amélioration sera un lent cheminement que les lois n'accéléreront pas toujours et qui sera souvent remis en cause par la domination séculaire de l'Homme sur la Femme.

Jean-Louis Pilliat

(1) Th. Blöss-A. Frickey, *"La femme dans la société française"*, PUF. *Que sais-je ?* N° 2856, 1994.

(2) Cf. *"Gavroche"* N° 95, *"Le travail des femmes au XIX siècle"*.

(3) Sur le sujet cf. *"Gavroche"* N° 83, *"La mobilisation économique des femmes pendant la 1ère Guerre Mondiale"*.

(4) Chiffres cités dans M. Albistur-D. Armogathe, *"Histoire du féminisme français, du Moyen Age à nos jours"*, Edition des Femmes, Paris, 1977.

(5) M. Albistur-D. Armogathe, op. Cité, p. 372.

(6) L.R. Villermé, *"Tableau de l'état physique et moral des ouvriers employés dans les manufactures de coton, laine et soie"*, Paris, Renouard et Cie, 1840.

(7) Maria Pognon, Congrès de la Condition et des Droits de la Femme, 1900, in M. Albistur-D. Armogathe, op. Cité, p. 360.

(8) M. Guilbert, *"Les femmes et l'organisation syndicale jusqu'en 1914"*, CNRS, 1966.

(9) W.W. Rostow, *"Les étapes de la croissance économique"* Economica, 1997.

(10) Voir note n° 3.

(11) M. Perrot, *"L'Histoire"* N° 195, janvier 1996.



Soldats hongrois faits prisonniers à Przemysl. Tarnopol, le 19 avril 1915.

Prisonniers de guerre de l'Autriche-Hongrie en Russie dans la révolution et la guerre civile (1917-1920)

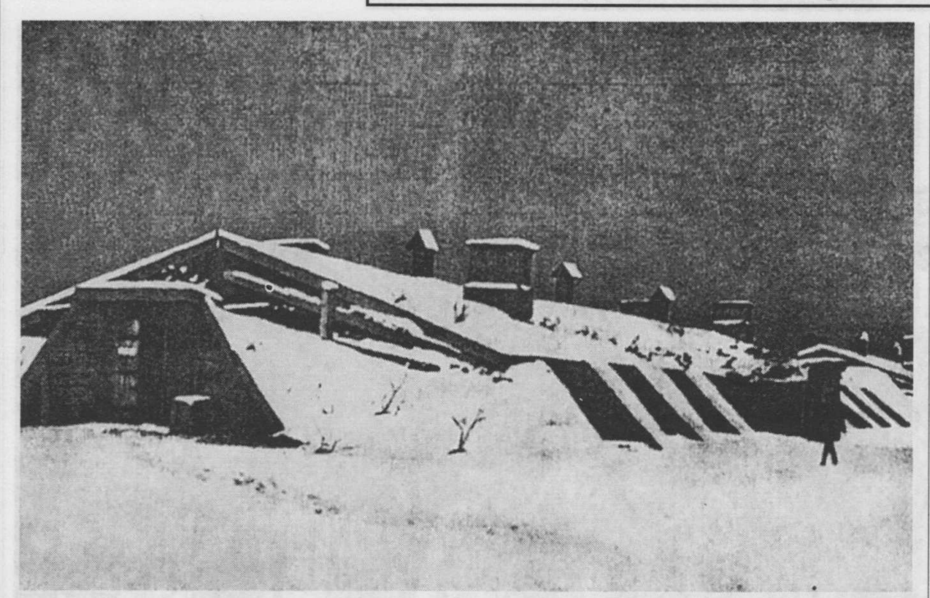
L'Autriche-Hongrie a déclaré la guerre à la Russie le 5 août 1914, mais après quelques succès ou batailles indécises ses troupes sont constamment battues. Les pertes humaines sont immenses ; les morts, les blessés, les "disparus sans trace" et les prisonniers se comptent par centaines de milliers. Jusqu'à l'automne 1917, ces derniers sont plus de 2 millions, un chiffre plus élevé que les effectifs mobilisés par la Monarchie pendant l'été 1914. 500 000 d'entre eux sont des Autrichiens, il y a autant de Hongrois et le reste se répartit entre les différentes nationalités.

Dès le début des opérations, les soldats des "nationalités opprimées", tchèques, slovaques, roumaines ou serbes, saisissent toutes occasions, surtout au moment des retraites, pour se rendre aux Russes. Pour les surveiller, l'état-major cherche à les amalgamer avec les éléments allemands et hongrois, dont la ferveur nationaliste résiste aux pires épreuves pendant les trois premières années de la guerre, où, en effet, il n'y a eu aucun mouvement antimilitariste organisé. Par ailleurs, comme leurs collègues allemands et autrichiens, les chefs sociaux-démocrates de Hongrie ont expliqué aux prolétaires qu'ils allaient combattre l'autocratie.

Origines sociales des prisonniers de guerre (PG)

Deux tiers environ des prisonniers hongrois étaient des paysans pauvres ou moyens ; une autre fraction appartenait à la petite bourgeoisie urbaine et rurale, tandis que les ouvriers étaient assez faiblement représentés (10 % environ).

Dans la catégorie des officiers prisonniers, 80 % appartenaient aux réservistes, la plupart d'entre eux ayant fait des études secondaires ou supérieures. Ils sont instituteurs, petits fonctionnaires, avocats et autres professions libérales. Les diplômés qui n'ont pas atteint le grade d'officiers sont quand même traités comme ces derniers : ils sont logés à part et ils sont dispensés de travail manuel.



Baraquement pour soldats PG, creusé dans la terre.

Le gouvernement interne des camps est confié aux gradés eux-mêmes, qui exigent une discipline de fer. Autant dire que l'esprit militariste ne cesse d'alimenter une sourde hostilité parmi les soldats et les officiers de réserve.

Les PG furent d'abord regroupés près de Kiev, puis répartis selon leur nationalité dans quelque 400 camps dispersés sur l'immense territoire de l'Empire russe. On les compte par régions militaires : 15 camps pour celle de Moscou, 128 pour Odessa, 18 pour Kazan, 106 pour Omsk, 25 en Turkestan, 37 pour Irkoutsk, etc. Les nationalités plus fiables, Slaves, Roumains, Italiens..., sont installés plus près des fronts, tandis que les Allemands, les Autrichiens et les Magyars sont expédiés au-delà de la Volga, dans l'Oural, en Turkestan et en Sibérie. En 1916, on compte jusqu'à 14 000 PG à Omsk, 27 500 à Berezovka, 32 000 à Tchita, 13 000 à Krasnoïarsk, 22 000 à Samarkand... Dans plusieurs de ces camps gigantesques, le tiers ou la moitié des locataires étaient des Hongrois. Il y aura cependant des transferts importants vers la partie européenne de la Russie, où se trouvent notamment la plupart des industries.

Cependant, un assez grand nombre de ces gens ont été marqués par les idées radicales, dont l'influence était forte en Hongrie au début du siècle, à travers notamment des revues et des sociétés, comme le "Cercle Galilée", la "Société des Sciences sociales" ou le "Vingtième Siècle".

Quant aux officiers de carrière, ils appartenaient pour la plupart au monde seigneurial. Leur pouvoir dans l'armée était encore plus absolu et plus arrogant que dans la vie civile, ce qui n'a pas tardé à ramener à la réalité les manants habillés en soldats. Et si la captivité atténue quelque peu les antagonismes, les accords internationaux prévoient un traitement privilégié pour les officiers, que les autorités tsaristes tiennent à respecter en exigeant que les puissances centrales en fassent autant vis-à-vis des officiers russes capturés.

La vie des camps

Aussi, dans la plupart des cas, les camps se composent-ils de deux mondes bien différents. La vie des officiers est relativement confortable, dans des locaux vastes et propres. Ils touchent entre 50-70 roubles par mois, et reçoivent la meilleure part des secours de la Croix Rouge. Les paquets familiaux contribuent également à améliorer l'ordinaire...

Le contraste est vif avec l'existence des soldats PG, que l'on entasse dans des baraquements malsains, construits avec précipitation ou creusés dans la terre. Une pièce par exemple, qui était prévue pour 75-80 officiers, renfermait couramment 500-600 soldats, privés des équipements les plus élémentaires. Leur nourriture, convenable au début, se détériore vite et les vêtements usés ne sont plus remplacés. Le soldat ne reçoit que très rarement quelque chose de sa famille, et la Croix-Rouge leur donne peu. Les PG ne sont pas dupes des visites de dames élégantes ou de délégués des pays neutres venant distribuer quelques cigarettes ou des images pieuses.

Les conditions détestables expliquent la fréquence des épidémies (typhus, scorbut, malaria, pneumonie...), qui font, avec la famine, des dizaines de milliers de victimes. Pour soulager la souffrance des soldats, et leur conscience, les officiers organisent de temps en temps des collectes, et quelques uns, surtout les médecins, font preuve de beaucoup d'abnégation.

Les PG dans l'économie russe

Entre 1914 et 1916, la mobilisation de 40 à 55 % de la population active masculine a privé l'économie russe de quelque 13 millions d'hommes. La convention de La Haye prévoyait que, à l'exception des officiers, les PG pouvaient être employés

Le camp de prisonniers de Berezovka.





Prisonniers autro-hongrois travaillant sur la voie ferrée de Mourmansk.

comme travailleurs, à condition que les travaux ne soient pas "démesurés" ni en rapport avec les opérations militaires. Aux termes de cet accord, les prisonniers avaient droit à un salaire, qu'ils devaient toucher à leur libération, après déduction des frais de l'employeur.

Au début, les autorités russes ne faisaient travailler dans les usines de guerre que des prisonniers d'origine slave, réputés ennemis des puissances centrales. Mais avec l'aggravation de la pénurie de main-d'œuvre, on allait chercher les ouvriers qualifiés de la puissance ennemie dans les coins les plus reculés de la Sibérie. Cette mobilisation de la main-d'œuvre concentrationnaire atteint son point culminant dans la seconde moitié de 1916 et au printemps de 1917 : 649 792 au 1er avril 1916, le nombre des PG employés en permanence dans les divers secteurs (industries, mines, construction des voies ferrées, agriculture, travaux de fortification), s'élève à 1 648 317 en avril 1917. Selon l'état-major russe, les PG constituaient 20 à 25 % des effectifs dans l'industrie, l'extraction minière et les transports.

Leurs conditions de vie étaient les plus mauvaises sur les chantiers de voies ferrées, dans les mines et dans l'agriculture domaniale. La construction du chemin de fer qui devait relier Mourmansk à Petrozavodsk, a particulièrement marqué la vie de ces hommes. Hongrois, Autrichiens et Allemands comptaient ici près de 80 000 individus mal nourris et mal vêtus travaillant dans la zone polaire. Les gens mouraient par milliers. Les survivants furent transférés en Asie centrale, près de Bakou, dans l'île inhabitée de Nargin, où le changement climatique fit encore des ravages.

En principe, les PG devaient toucher 1/3 des salaires prévus, mais le coût de leur entretien était fixé à un tel niveau par les patrons qu'ils ne voyaient guère la couleur des roubles. Aussi le rendement de cette main-d'œuvre était-il très faible. Et les employeurs ne se privaient pas de noircir la situation pour réduire leurs obligations financières. Malgré leurs jérémiades cependant, seigneurs fonciers et industriels, et jusqu'à l'émir esclavagiste de Boukhara, tous rivalisaient pour obtenir la main-d'œuvre prisonnière à bon marché. Et à la moindre tentative de résistance, ils demandaient l'intervention de l'armée. D'autre part, les patrons cherchaient à utiliser les prisonniers pour briser les grèves des travailleurs russes.

Vántus Károly. Un des premiers communistes hongrois parmi des PG.



On comprend donc la réceptivité du monde des prisonniers aux mots d'ordre bolchevistes, bien que les premiers mouvements de PG hongrois précisément, se soient développés de manière autonome, indépendamment des révolutionnaires russes.

Les premiers groupes organisés dans les camps

La vie monotone dans cet univers faisait que les prisonniers recherchaient la compagnie de ceux de leurs semblables avec lesquels ils pouvaient partager leurs idées et sentiments. Il se forme aussi des groupes culturels, on organise des cours. Les éléments socialistes en particulier se retrouvent pour discuter les causes de la guerre et la situation dans leur pays. On dénonce inlassablement le chauvinisme des leaders sociaux-démocrates et l'on ne cesse de proclamer la nécessité de l'internationalisme. Des groupements sont signalés dès 1915-1916 dans plusieurs camps : Tachkent, Samarkand, Tomsk, Tchita, Chkotovo en Extrême-Orient...

A Tachkent, c'est un ouvrier cordonnier, Jànos Ivànyi qui organise des réunions. Celles-ci sont souvent perturbées par les officiers, qui finissent par



Kun Béla. Un des premiers communistes hongrois parmi des PG.

dénoncer l'affaire aux Russes. Ivànyi est arrêté et transféré au camp d'Orenbourg, où il se fera parler de lui à nouveau. A Tomsk, le groupe est formé entièrement d'officiers de réserve, sept Hongrois et un Autrichien, tous antimilitaristes hostiles aux Habsbourg. L'un d'entre eux était membre du "Cercle Galilée", organisation de la jeunesse universitaire hongroise, radicale et libre penseur, fondée en 1908. C'est à Tomsk qu'on entend parler pour la première fois de Béla Kun. Arrivé au camp l'été 1916, il va donner une impulsion remarquable au mouvement des PG hongrois socialistes. Il aurait pris contact dès cette année avec les sociaux-démocrates russes du lieu (le même parti groupait ici bolcheviks et mencheviks), qui fournissaient aux prisonniers des textes marxistes en allemand.

Par ailleurs, il y a eu dès 1915 des grèves de prisonniers dans les mines de fer de l'Altaï, sur les chemins de fer de Mourmansk, de l'Oural et de Kazan-Ekaterinbourg, et, en 1916, des PG hongrois se sont joints aux ouvriers russes dans plusieurs mouvements : Taganrog (métallurgie), Ekibastouz (mines de charbon), Voskresensk (chantier ferroviaire), Marioupol (sidérurgie portuaire), bassins de Donietz, de l'Oural, sidérurgie du Dniepr...

Dans une note adressée au tsar en mai 1916, le ministre de l'Intérieur Stürmer fait le bilan d'une réunion de gouverneurs et signale que ces derniers sont très inquiets du fait que les PG se comportent avec insolence. Ils profitent de la moindre occasion, dit-il, pour refuser le travail. Les gouverneurs demandent même que les autorités militaires et civiles puissent avoir recours aux châtiments corporels.

La révolution de Février 1917

Dans l'ambiance de l'abdication du tsar, les groupes de prisonniers révolutionnaires pensent que désormais ils pourront s'organiser librement. Cela d'autant plus que, de son côté, le gouvernement provisoire poursuit la politique tsariste et accorde de nombreux avantages aux mouvements nationalistes qui se créent parmi les prisonniers tchèques, slaves du Sud et roumains. Trois prisonniers hongrois, Fried, Ember et Forbàth du camp de Sretensk s'adressent par exemple au Soviet de Pétrograd pour qu'il autorise les socialistes zimmerwaldiens à discuter sans obstacle avec les PG. Le gouvernement accepte en tout cas de mettre en place une commission d'enquête, qui dénonce en particulier les conditions de travail en vigueur sur les chantiers de Mourmansk.

Quant aux liens politiques avec les révolutionnaires russes, les moments les plus insignes en ont été à cette époque, une lettre de Kun à l'organisation locale sociale-démocrate de Tomsk puis la diffusion de la traduction des thèses d'avril de Lénine ainsi que les manifestations du 1er mai, auxquelles les prisonniers ont été nombreux à participer, à Rostov surtout. A Ivanovo-Vozniessensk, un journaliste socialiste, le lieutenant Ligeti prononça un discours pathétique, où il évoque la "révolution française (qui) n'a libéré que la bourgeoisie, tandis que la révolution russe est le début du soulèvement de tous les peuples".

Après l'effondrement de l'offensive d'été, qui a fait en quelques jours 150 000 morts et blessés et qui achève la décomposition de l'armée russe, le gouvernement provisoire recrute de plus en plus parmi les PG tchèques, serbes, roumains et polonais. La presse russe fait grand cas du succès local d'un bataillon tchèque à Zborov contre les troupes austro-hongroises. On accentue en même temps la propagande nationaliste parmi les prisonniers, et les éléments internationalistes sont fréquemment victimes d'exactions.

Cependant, l'échec du soulèvement Kornilov contribue aussi à réduire l'influence des SR et des mencheviks. Septembre 1917, c'est le début des mouvements agraires en Russie et celui de la bolchevisation des soviets. Sur les fronts, la fraternisation recommence et quelque 500 000 PG participent aux grandes grèves de l'automne. Dans les usines, les soldats russes démobilisés sont massivement réemployés, ce qui entraîne le "rapatriement" des prisonniers dans leurs camps. Ce retour aggrave de nouveau le surpeuplement et les tensions entre officiers installés à demeure et soldats marqués par toutes les convulsions de la Russie de 1917.

L'attrait du drapeau rouge

Mais les officiers eux-mêmes sont divisés. On peut lire dans une lettre de Ligeti, datée du 10 octobre 1917, où il est question du camp de prisonnier d'Omsk : "*Il est 11 heures de nuit. Je viens de quitter mes camarades qui se réunissent dans un autre baraquement pour discuter de la révolution russe, de la nôtre qui doit arriver, et du socialisme. Beau travail, auquel participent déjà quelques officiers qui ont abandonné la compagnie de "ces messieurs"... Nous sommes tous des bolcheviks et nous ramènerons dans le pays des bolcheviks, qui s'y connaîtront en matière de barricades...*"

Un officier d'artillerie revenu à Kolozsvàr (Cluj) avant la signature de

Jancsik Ferenc. Un des premiers communistes hongrois parmi des PG.



l'armistice russe fait, de son côté, la déclaration suivante à un journal local, le "Kolozsvàri Hirlap" : "*Tout le monde savait que le drapeau rouge du mouvement bolcheviste symbolisait la disparition du gouvernement Kerenski, qui voulait continuer la guerre. Les gens aspiraient tellement à la paix qu'ils ne regardaient plus les prisonniers comme des ennemis. Nous pouvions circuler librement dans les rues de Petrograd.*

Nous avons été touchés nous aussi par le souffle torride de cette révolution de la paix et nous voulions participer à la destruction de l'esprit militariste. Avec plusieurs de mes camarades officiers, nous nous sommes présentés devant le comité révolutionnaire des bolcheviks pour proposer nos services... et je suis devenu le commandant de l'une des unités révolutionnaires. Lorsque les bolcheviks ont pris le pouvoir, j'estimais avoir accompli mon devoir librement consenti et j'ai demandé d'être dispensé d'autres tâches pour pouvoir retourner dans le pays, ce qui m'a été aussitôt accordé."

On sait que l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie voulaient neutraliser la Russie avant l'arrivée des troupes américaines en France. Tout en recherchant une paix séparée, leurs armées étaient prêtes à relancer l'offensive contre la Russie révolutionnaire. Dans ce contexte, beaucoup de PG furent mis à contribution pour traduire et diffuser le texte du décret sur la paix adopté par le gouvernement bolchevik. Cette propagande s'est effectuée quelques semaines après la révolution d'Octobre, dans les tranchées de la Galicie et des Carpathes orientales, dans les usines et les camps.

A l'heure des combats

Auparavant, pendant la semaine insurrectionnelle, une unité de gardes rouges hongroise commandée par F. Karikàs a participé, à Moscou, au siège de l'hôtel Métropol et du Kremlin. Une autre section s'est battue sous les ordres de Sàndor Hollënder pour reprendre la Gare de Koursk. Lors de la grève générale du 10 novembre, on a découvert 40 000 fusils dans le même quartier de Moscou, à la Gare de Kazan, et les prisonniers travaillant notamment dans les usines de Goujeon et Michelson, auraient été armés à ce moment-là.

Un médecin militaire, le Dr Vàrkonyi de retour chez lui, parle le 1er mars 1918 "de nos hommes" qui ont été armés par les bolcheviks et qui se sont battus en première ligne contre les Kadets de Moscou.



Russes et Austro-Hongrois en décembre 1917.

On compte par ailleurs une vingtaine de villes à travers la Russie, où des prisonniers ont rejoint les gardes rouges au cours de l'automne 1917. En Ukraine et le long du Don, les internationalistes austro-hongrois seraient 22 000 au début de 1918. A Irkoutsk, ces derniers ont livré combat du 21 décembre au 1er janvier. A Kiev, ils soutiennent les rouges qui affrontent les troupes de la Rada. Au moment de leur triomphe momentané, le 4 février 1918, les nationalistes massacrent 1 800 révolutionnaires, dont 800 prisonniers. Dans les épisodes sanglants qui ont marqué à cette époque le conflit entre Rouges et Blancs, les PG apparaissent en grand nombre dans trois grands centres de la contre révolution : Rostov, Novotcherkassk et Orenbourg. En fin de compte, c'est dans une quarantaine de localités que les PG internationalistes ont participé aux combats pour le pouvoir des soviets.

L'action politique des prisonniers

Dès le mois de décembre, le gouvernement bolchevik réorganise le régime des PG : suppression des travaux forcés, égalité des salaires avec les ouvriers russes, assurances, représentation dans les comités paritaires... Au cours des négociations d'armistice, la délégation soviétique propose que chaque pays concerné applique les mesures conçues en Russie en faveur des prisonniers. Pour les représentants de l'Allemagne et de la Monarchie, il n'en est pas question. En particulier, ils s'élèvent avec vigueur contre l'égalité de traitement entre soldats et officiers. Le pouvoir soviétique agit unilatéralement. On supprime les prisons des camps, dont l'administration interne est transférée aux comités révolutionnaires. En même temps, les divers privilèges accordés aux officiers sont supprimés.

Les bolcheviks ne pensaient aucunement utiliser les prisonniers comme une armée de réserve dans la guerre civile. Ils ne cessent au contraire de presser leur échange : "*Nous allons transférer ainsi une énorme masse d'hommes en Allemagne,* disait Lénine. *Ces gens qui ont vu notre révolution sur le terrain et qui en ont tiré les enseignements, pourront y animer plus facilement la flamme de la révolution.*"

Avant cette échéance, c'est-à-dire jusqu'à la signature du traité de Brest-Litovsk le 3 mars 1918, une activité politique intense caractérise le monde des prisonniers en Russie.

Après une première assemblée de 1 200 hommes, tenue dans la maison de la Société des nobles à Moscou le 16 décembre 1917, une conférence réunie deux semaines plus tard dans l'hôtel Dresden met en place, au nom de 20 000 PG de la région moscovite le "Comité des Prisonniers de guerre social-démocrates internationalistes de la région militaire de Moscou". Dès lors, les journaux et les organisations de prisonniers



Officier de propagande austro-hongrois et son escorte en 1917. Ils attendent les Russes pour négocier.

révolutionnaires se multiplient. Presque toujours, les Hongrois jouent un rôle de premier plan, comme à Toula avec Gàbor Mészàros, à Yaroslav avec Lajos Löwy ou à Kostroma avec Jànos Geiger.

A Pétrograd aussi, le mouvement démarre grâce à Sàndor Holländer déjà mentionné, qui vient dans la capitale russe après les combats de Moscou. Holländer est un ingénieur de 30 ans qui a milité avant la guerre dans des groupes anarchistes hostiles au Parti social-démocrate. Comme prisonnier il n'a cessé de faire de la propagande dans les camps de Tver et de Serpoukhov, avant d'adhérer au Parti bolchevik en mai 1917. Lorsqu'il arrive à Pétrograd, il se met aussitôt à préparer l'édition d'un journal en langue hongroise avec l'aide du commissariat aux Affaires étrangères. Le journal paraît le 27 décembre sous le titre de "Nemzetközi Socialista" (Socialiste internationaliste). Il donne tous les détails sur les négociations et les conditions de paix, reproduit les documents essentiels de la réforme agraire russe, renseigne sur les mesures touchant la vie des PG, donne des nouvelles de la Hongrie... A partir du 2e numéro, le journal sera rédigé par un journaliste professionnel Endre Rudnyànszky, avant que Béla Kun ne le prenne en main en janvier 1918.

En Sibérie, deux grands centres sont à citer : Tomsk, avec un conseil des délégués de PG formé le 28 janvier 1918, dont l'effectif atteint en quelques semaines 2 100 membres, et Omsk surtout, qui deviendra le foyer révolutionnaire le plus important de la Sibérie. Kàroly Ligeti fonde ici avec des Hongrois et des Roumains de Transylvanie un "Parti social-démocrate internationaliste des PG hongrois d'Omsk" ; après l'adhésion d'autres nationalités ce parti prendra le nom de "Parti ouvrier social-démocrate internationaliste des Prolétaires étrangers". Autour du journal "Forradalom" (Révolution) rédigé par Ligeti, l'organisation regroupe près de 3 000 membres.

La liste est impressionnante, autant que la diversité de ces organisations, qui n'ont, à cette époque, que des relations très lâches entre elles. Dans le débat violent qui se développe autour des négociations de Brest-Litovsk (Voir Gavroche, n° 39-40, Mai-Août 1988), les organisations de PG adoptent sans exception les positions des "communistes de gauches", qui défendaient avec Boukharine l'idée de la "guerre révolutionnaire". Ils étaient tous convaincus, naïvement, dit-on, que la guerre rapace contre la patrie des Soviets provoqueraient le soulèvement de la classe ouvrière allemande enrégimentée.

Action militaire et répression

Lorsque le 18 février 1918 les troupes allemandes et austro-hongroises lancent leur offensive, nombre de PG vont se battre autour de Pétrograd et dans les villes d'Ukraine. A Kherson, 1 200 PG austro-hongrois s'engagent dès les premiers jours. Dans le seul gouvernement de Poltava, les autorités allemandes feront fusiller 8 000 prisonniers combattants internationalistes. Malgré la répression qui frappe ces derniers, la propagande de l'Entente et des SR hypernationalistes continue à répéter l'absurde mensonge que le recrutement des PG est l'œuvre de l'état major allemand ! Déjà, elle préparait l'opinion publique anglaise, française, japonaise, américaine...à l'idée de l'intervention militaire contre la révolution russe. On se souvient que la même méthode fut employée à propos du retour de Lénine en avril 1917, retour organisé par les socialistes suisses. Lorsque l'influence des bolcheviks devint forte, les partis du gouvernement provisoire ont inventé la thèse de l'espionnage et de la trahison au bénéfice des Allemands. Pour accréditer leur assertion, ils ont même eu recours à l'usage de faux avec la coopération d'un ancien membre du parti, un dénommé Alekskinski. Curieusement, les émigrés des autres mouvements politiques, comme le libéral Kovaliovski, revenus également en Russie en traversant l'Allemagne, n'ont jamais fait l'objet d'une telle accusation...

En tout cas, les prisonniers qui revenaient dans leur pays étaient considérés comme suspects et devaient répondre devant les tribunaux militaires. Le traité de paix prescrit le retour organisé des PG et interdit toute propagande politique contre l'ancien adversaire. En particulier, les représentants des puissances centrales réitèrent leur demande auprès des bolcheviks afin qu'ils cessent toute action politique parmi les prisonniers et qu'ils désarment les internationalistes.

Pour contourner les obligations imposées par le traité, le gouvernement décide d'accorder massivement le droit d'asile politique ainsi que l'acquisition de la nationalité soviétique. Des dizaines de milliers d'anciens prisonniers resteront donc en Russie, soit pour défendre la révolution (nous retrouverons ceux-là dans la 2e partie de cet article), soit pour ne pas être envoyés sur le front occidental, en Italie et en France notamment.

Le retour

Le rapatriement organisé des PG commence dès la signature de l'accord de paix. On transporte d'abord les malades et les mutilés. Jusqu'à la fin du mois d'octobre 1918, près de 700 000 prisonniers seront de retour dans la Double-

Monarchie, dont plus de 300 000 dans la Hongrie multinationale. Parmi ces hommes, on compte par milliers ceux qui ont participé aux combats armés aux côtés des Rouges. Après plusieurs circulaires datées de février-mars 1918 et prévenant contre le danger que représente les PG libérés, le ministère de la Défense "impérial et royal" ordonne que "*pour des raisons sanitaires, et aussi pour sélectionner et soumettre à la discipline militaire les éléments imprégnés d'idées bolchevistes, suspects et dangereux pour l'Etat,*" les PG revenus dans le pays seront mis en quarantaine pendant deux semaines pour être examinés puis instruits durant quatre semaines encore.

Ainsi furent installés des campements en Pologne, en Ukraine occidentale et en Transylvanie, où les anciens prisonniers devait subir des contrôles politiques. Les éléments suspects, tous ceux qui ont pris part à des mouvements nationalistes tchèque, roumain ou serbe, et surtout les révolutionnaires internationalistes, tous ces gens furent donc expédiés dans des camps ou des bataillons disciplinaires. Pour les sujets hongrois, le lieu de destination est Kenyérmezö, et pour ceux de l'Autriche, Moson.

Mais la pénurie de soldats est telle dans la Monarchie que les autorités sont obligées d'envoyer sur le front beaucoup d'anciens soldats rouges, après le "traitement" prévu. Seuls les agitateurs les plus dangereux seront retenus.

Par ailleurs, dès le 28 février 1918 le ministre de l'Intérieur a demandé l'augmentation des effectifs de la gendarmerie et de la police. Journaux et tracts révolutionnaires sont confisqués et les permissionnaires doivent se présenter dans les commissariats ou les mairies de leurs villages pour être contrôlés.

Cependant, les événements ont transformé les hommes. Le sentiment de peur devant les autorités est moins fort, et l'on ne craint plus de critiquer le pouvoir ou de refuser le retour sur le front. La police signale en avril 1918 qu'autour du camp de Temesvàr (Timisoara), les habitants viennent tous les jours pour discuter inlassablement avec les prisonniers les événements de Russie. Ces derniers répètent que "*là-bas, il n'y a plus de gendarme ni policier et que les paysans ne vivent plus dans la misère comme chez nous.*"

A partir de mai 1918, les désertions deviennent massives et les mutineries se multiplient aussi bien en Hongrie (Rimaszombat, Pécs, Sajoecseg) que dans les autres parties de la Monarchie (Judenbourg, Murau, Lublin, Rumburg, Radkersbourg). Partout, les rapports de police insistent sur le fait que les auteurs véritables de ces mouvements sont des prisonniers libérés.



PG revenus en Hongrie en mars 1917, après la chute du tsar.

Julien Papp

Bibliographie

Jozsa Antal, Les cent mille inébranlables. Hongrois dans la grande révolution socialiste d'Octobre et dans la guerre civile, Budapest, Kossuth, 1968.

Jozsa Antal, Guerre, captivité, révolution. Prisonniers de guerre internationalistes hongrois dans les révolutions de 1917 de Russie, Bp., Akadémiai Kiado, 1970.

Szànto Zsuzsa, Combat des internationalistes hongrois en Sibérie à l'époque de la guerre civile (Contributions), dans Annuaire du Musée hongrois du mouvement ouvrier, 1971-1972, Bp., 1973, p. 185-212.

Ces ouvrages sont accessibles à la BDIC de Nanterre. Ils comportent de nombreuses indications bibliographiques en allemand, en anglais et en russe.

Situation des lieux les moins familiers cités dans le texte :

Berozovka - en Sibérie, environ 500 km au NE du lac Baïkal

Boukhara - Ouzbekistan, en Asie centrale

Chkotovo - environ 50 km au NE de Vladivostok

Ekaterinbourg - dans l'Oural central (Sverdlovsk)

Ekibastouz - dans le N du Kazakhstan, env. 100 km à l'ouest de l'Irtych

Irkoutsk - sur l'Angora, en Sibérie, au SO du lac Baïkal

Ivanovo - env. 200 km au NE de Moscou

Judenbourg - dans les Alpes autrichiennes, sur le Mur, env. 60 km au NO de Graz

Kazan - port fluvial sur la Volga, à mi-chemin entre Moscou et l'Oural

Kenyérmezö - Plateau en Transylvanie, au NE de Déva, sur le Maros (Muresul)

Kherson - port près de l'embouchure du Dniepr, en Ukraine

Kolozsvàr - au cœur de la Transylvanie (Cluj)

Kostroma - sur la rive gauche de la Volga supérieure, à 320 km au NE de Moscou

Krasnoïarsk - en Sibérie, sur le Ienissei supérieur

Lublin - à 150 km au SE de Varsovie

Marioupol - port sur la mer d'Azov (Jdanov)

Moson- NO de la Hongrie, entre Györ et Vienne

Mourmansk - port russe sur la mer de Barents, à 250 km au N du Cercle polaire

Murau - dans les Alpes autrichiennes, vallée du Mur, 40 km à l'O de Judenbourg (v.ci-dessus)

Omsk - Sibérie occidentale, confluent de l'Om et de l'Irtych

Pécs - en Hongrie, à 100 km env. au sud du lac Balaton

Petrozavodsk - sur la rive occidentale du lac Onega, à 300 km env. au NE de Pétrograd

Poltava - en Ukraine, à 300 km au SE de Kiev

Radkersbourg - en Autriche, sur le Mur inférieur, à 60 km au SE de Graz

Rimaszombat - en Haute-Hongrie, sur la rive gauche du Sajo (Rimavska Sobota en Slovaquie)

Sajoecseg - en Hongrie, sur le Sajo, à 10 km au N de Miskolc

Samarkand - en Uzbekistan, entre Amou-Daria et Syr-Daria, à 300 km au N de la frontière afghane

Serpoukhov - sur la rive gauche de l'Oka, à 50 km au S de Moscou

Sretensk - en Sibérie, à 600 km à l'E du lac Baïkal

Tachkent - capitale de l'Uzbekistan près de Syr-Daria

Taganrog - port sur la mer d'Azov, à 60 km à l'O de Rostov-sur- le-Don

Tchita - en Sibérie, dans les Monts Yablonovy, à 400 km à l'E du lac Baïkal

Tomsk - Sibérie occidentale, sur la rive supérieure de l'Ob

Toula - 120 au S de Moscou

Tver - 150 km au NO de Moscou, sur la Volga supérieure (Kalinine)

Voskressensk - sur la rive gauche de la Moskva, à 85 km au SE de Moscou

Zborov - en Podolie, à 150-200 km au NE de la Ruthénie

Yaroslavl - à 250 km au NE de Moscou.



COMMUNISME EXPÉRIMENTAL. — Colonie l'*Essai*, Aiglemont (Ardennes).
N° 3. — *Construction de l'Etang*.

Une colonie libertaire du début du siècle : la colonie communiste d'Aiglemont

Sous la Troisième République, les anarchistes se portent critiques face à la bourgeoisie triomphante et à l'autorité étatique. Ils apparaissent subversifs et dangereux aux yeux des différents gouvernements. Il est vrai que leur intervention relève parfois du spectaculaire. L'historiographie actuelle ne retient elle-même que la période des attentats (1892-1894). Cet épisode se caractérise essentiellement par des actes individuels, parfois désespérés, en réponse à la crise économique et politique. Sous prétexte de réprimer les attentats anarchistes, les "lois scélérates", votées en 1894, servent surtout à inhiber toute opposition. Malgré tout, les anarchistes continuent à intervenir comme syndicalistes, antimilitaristes, néo-malthusianistes (1)... En effet, les anarchistes revendiquent leur antiautoritarisme et leur soif de liberté et d'égalité. Dans la tradition du socialisme utopique, certains choisissent de se regrouper en communauté. Ils se posent comme partisans de ces colonies pour tenter de mettre en pratique leurs théories. Différents mobiles les poussent : tantôt il s'agit de démontrer la praticabilité de leurs thèses que leurs opposants prétendent irréalisables, tantôt ils se proposent d'anticiper l'avènement de la "Société future" dont la venue leur tarde. Ils vivent alors en marge ou en dehors d'une société dont ils ne supportent plus l'oppression capitaliste et les bases autoritaires.

Dès la fin du XIX[e] siècle, des anarchistes ont mené des expériences de milieux libres en Europe et en Amérique du sud (au Brésil). Ces "milieux" consistent à vivre en communauté afin de mettre en pratique des principes libertaires tels l'antiautoritarisme ou le refus de la propriété privée. Les colonies varient tout de même selon les pays. En effet, les colonies russes et hollandaises sont influencées par le tolstoïsme c'est-à-dire empruntes de mysticisme et de non-violence. En France, à l'origine de ces colonies, on trouve souvent des hommes qui veulent échapper aux contraintes de la société environnante et acquérir une autonomie d'action face à un pouvoir répressif et censeur. Ces colonies libertaires s'affirment contre la société environnante, elles sont dans l'illégalité (2). De 1903 aux années 1910, des colonies libertaires se sont établies par vagues successives sur le territoire français. Les deux plus importantes sont le milieu libre de Vaux (1902-1906) et la colonie d'Aiglemont, "L'Essai". Au début, les anarchistes qui y participent présentent les milieux libres comme des miniatures de la société future ou comme



Au Lecteur,

La série de brochures que nous publions avec l'aide de camarades trouvant tout naturel d'exprimer ce qui leur semble juste et vrai est un complément à l'œuvre que nous avons commencée à Aiglemont.

Nous estimons que la diffusion des principes libertaires, que le libre examen et la juste critique de ce qui est autour de nous ne peuvent que favoriser le développement intégral de ceux qui nous liront.

Montrer combien l'autorité est irrationnelle et immorale, la combattre sous toutes ses formes, lutter contre les préjugés, faire penser. Permettre aux hommes de s'affranchir d'eux-mêmes d'abord, des autres ensuite; faire que ceux qui s'ignorent naissent à nouveau, préparer pour tous ce qui est déjà possible pour les quelques-uns que nous sommes, une société harmonieuse d'hommes conscients, prélude d'un monde de liberté et d'amour.

Voilà notre œuvre; elle sera l'œuvre de tous si tous veulent, animés de l'esprit de vérité et de justice, marcher à la conquête d'un meilleur devenir.

LA COLONIE D'AIGLEMONT.

la concrétisation de la société de leur rêve. Ils veulent prouver à la société et aux autres libertaires qu'une mise en pratique de leurs idées est possible. Ils s'inscrivent alors dans le cadre d'une propagande par l'action et par l'exemple.

La première étape consiste à choisir un endroit pour établir physiquement le milieu libre. Le plus souvent, le ou les initiateurs du projet s'installent à la campagne ou dans une forêt à côté d'un village ou d'une ville. Les colonies libertaires se réfèrent alors à l'idée d'utopie en créant artificiellement un lieu qui n'existe pas dans la société contemporaine. Les premiers mois d'existence de ces colonies s'animent d'enthousiasme comme s'il s'agissait de l'avènement d'un monde nouveau.

Pourquoi avoir choisi la colonie communiste d'Aiglemont ? En France, c'est celle qui dure le plus longtemps, de 1903 à 1909. En se créant, elle tient compte de l'expérience du milieu libre de Vaux situé près de Chateau-Thierry dans l'Aisne ; dont l'initiateur est Butaud (3). Ensuite, elle traverse les différentes étapes de la mise en application des principes libertaires au sein d'une colonie.

La fondation de "L'Essai"

"Le 14 juin 1903, un homme muni de quelques outils indispensables et d'un sac de provisions, parut dans un vallon solitaire de la forêt des Ardennes" (4). Cet homme, c'est Fortuné Henry (5). Il est présenté comme l'homme providentiel, venu poser les bases d'un monde anarchiste. A 3 kilomètres au sud d'Aiglemont, le pré de Gesly apparaît comme un havre de paix, une terre vierge. Une nouvelle société va y être expérimentée. Fortuné Henry, en tant que fondateur, veut prouver que pour vivre en société, l'autorité n'est pas un mal nécessaire. Pour qu'une communauté puisse être libertaire et égalitaire, un pouvoir décisionnel supérieur ne doit surtout pas être institué. Dans son manifeste de 1902, Fortuné Henry préconise que les membres de la colonie partagent les mêmes idées (6). *"Il est nécessaire que les membres de la colonie soient réunis par des liens "d'affinité et d'amour" ; à cette seule condition, il sera possible de vivre libres"* (7). Cette sélection paraît ambiguë, les sentiments étant des notions très subjectives et fluctuantes. La réussite de "l'Essai" repose ainsi sur les idées communes et les bons sentiments réciproques partagés par tous ses membres. Ces derniers doivent aussi exprimer l'envie de fonder une société juste et par conséquent proposer une nouvelle organisation sociale. En plus de cet esprit "novateur", les futurs colons doivent répondre à des critères physiques précis : la robustesse et la force. Fortuné Henry estime que la pénibilité de la mise en valeur du pré de Gesly nécessite un travail harassant, ce qui ne laisse pas la place à des êtres physiquement moins résistants. Ce critère sélectif rappelle les thèses qui ont conduit à l'eugénisme. Ce culte de la force, la bonne santé écarte d'un monde soit disant meilleur des personnes qui, même animées d'un esprit libertaire, ont des handicaps physiques ou une santé fragile. Même sans évoquer ces derniers, les femmes et les enfants sont eux-mêmes considérés comme moins rentables et plus faibles que les hommes physiquement supérieurs. Fortuné Henry fait aussi le culte d'un monde rural sain, où la population serait plus résistante et active qu'une popula-

tion urbaine "dénaturée". Ce culte de la nature mène à un "naturocratisme" qui déresponsabilise face à un acte injuste. Le végétalisme très en vogue dans les milieux libertaires de l'époque rejoint ce concept de vivre plus en harmonie avec la nature. Le café, l'alcool, le thé, le tabac sont des produits à proscrire. Le refus de toutes drogues correspond à une hygiène de vie stricte, une sorte d'ascétisme. Un esprit sain dans un corps sain correspondrait ainsi au type du colon idéal. Aussi, ce dernier serait plutôt un homme et préférerait agir que philosopher, que discourir.

La colonie ne doit pas être composée de plus d'une vingtaine de personnes pour qu'un esprit communautaire puisse réellement exister. Au-delà, il convient d'en créer une autre et d'instituer une sorte de fédéralisme entre les différents milieux. La colonie d'Aiglemont n'excède pas la vingtaine de personnes même en comptant celles qui sont de passage.

Dans les premiers temps, l'engouement pour "L'Essai" conduit à une affluence des demandes de participation. Selon André Mounier, 500 personnes postuleraient par an. Toutes les catégories sociales y seraient représentées. Les colons précisent qu'ils n'acceptent pas de Russes. Ils les accusent d'appartenir à la mouvance des colonies tolstoïennes, empruntes de religiosité et de mysticisme.

Au cours de l'année 1903, un menuisier italien vient rejoindre Fortuné Henry pour l'aider à construire une maison à la place d' *"une maison en branches tressées recouverte de terre glaise"* (8). Ensuite il faut attendre le printemps 1904 pour qu'une femme, Adrienne, qui s'avère être la compagne de Fortuné Henry, et sa fillette viennent s'installer à "l'Essai". Les conditions matérielles n'y sont pourtant pas favorables. L'arrivée de cette première femme suscite un enthousiasme, semblerait-il, plus parce qu'elle va accomplir des tâches attribuées traditionnellement aux femmes que par le fait qu'elle adhère par conviction à cette colonie. Comme le précise André Mounier (9), dans une brochure intitulée *En Communisme, la colonie libertaire d'Aiglemont, "ce fût un véritable soulagement aux colons – il y avait alors des camarades de passage – de ne plus avoir à faire la cuisine, la vaisselle et surtout la lessive"* (10). On est loin de la remise en cause des rôles et des tâches traditionnellement imparties entre les femmes et les hommes. Pourtant André Mounier vante l'esprit révolutionnaire de Fortuné Henry. *"L'homme en question [Fortuné Henry] allait par ses actes et ses idées qu'il exprimait à l'encontre de tout ce qui était établi, d'autre part ce qu'il disait était vrai et il eut été bon de vivre comme il l'expliquait"* (11). La colonie d'Aiglemont augmente ses effectifs petit à petit : 5 colons en juillet 1904, 12 en octobre (12) et à la fin de cette même année, 14 et 20 membres en comptant ceux de passage. La communauté se complète ensuite par la naissance d'un bébé en mai 1905. Au début, les colons refusent d'enregistrer le nouveau-né à l'état civil. Mais le maire de la commune s'inquiète du caractère illégal de cet acte. Pour éviter des représailles, les colons décident alors d'enregistrer l'enfant le 26 mai 1905 ainsi : *"né de père et de mère non désignés, qui ne serait autre que l'enfant de la colonie"* (13). Ce petit enfant prénommé Marcel est placé sous la responsabilité de tous les colons. "L'Essai" doit contribuer à ses besoins. La structure de la famille traditionnelle basée sur les liens du sang est remise en cause. Le modèle de la famille de "L'Essai" serait basé sur des liens d'affinité.

"L'Essai", la société et l'argent

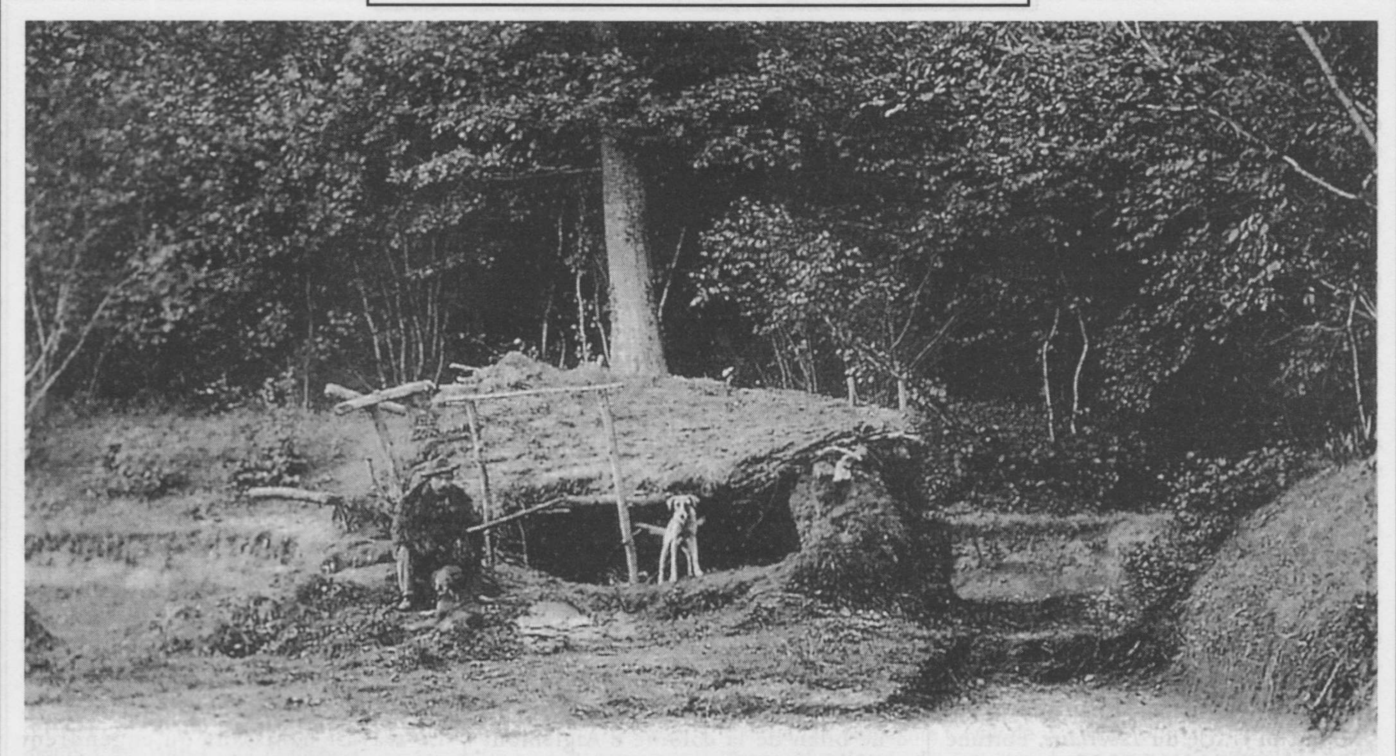
Les curieux viennent régulièrement prendre le pouls de ce nouveau petit monde où certains voient les germes d'une société nouvelle idyllique et d'autres plus sceptiques un mini-monde aigri et sclérosé. Des "visiteurs du dimanche", parmi lesquels des journalistes (14), s'enthousiasment pour la vie simple et frugale de cette communauté. L'originalité et la marginalité attisent surtout leur curiosité parfois malsaine. En effet, ils écrivent des articles élogieux et irréalistes de spectateurs dépourvus de sens critique tout en sachant qu'ils ne pourraient pas s'adonner à ce genre d'expérience.

Au début, la mise en valeur du pré de Gesly fait appel à des personnes des environs d'Aiglemont, qui sont attirées par l'innovation. André Mounier affirme que *"le résultat fut que les camarades des alentours, séduits par la largeur de vues, l'audace de la tentative, montèrent donner un coup de mains à l'unique colon [Fortuné Henry]"* (15). Même les habitants d'Aiglemont loin d'être des anarchistes convaincus, *"devant son effort acharné [celui de Fortuné Henry], l'exemple qu'il montrait, un courant de sympathie s'établit qui alla croissant, on n'avait plus peur. L'acceptation, la pénétration des idées anarchistes, leur discussion peu à peu se faisaient"* (16). Le milieu libre d'Aiglemont ne reste pas enfermé sur lui-même, il a le souci de propager ses idées auprès de la population ardennaise. Ce n'est pas le cas de toutes les colonies libertaires françaises en ce début de vingtième siècle. Par exemple, la colonie de Saint-Germain-en-Laye (17) entretient de très mauvais rapports avec la population environnante. La municipalité de Saint-Germain refuse de concéder une salle de réunion à la colonie pour que cette dernière puisse organiser une conférence. Les membres de la colonie décident alors de provoquer une agitation dans les rues de la ville.

En théorie, le "matériel" est une notion désuète face aux "bons sentiments". La colonie d'Aiglemont a tout de même besoin d'un minimum de revenus pour pouvoir (sur)vivre. A l'inverse, il est vrai que l'excès d'argent peut mener à la perte. Le cas de la colonie brésilienne Cœcilia (1890) est voué à l'échec à partir du moment où intervient un apport important de capitaux extérieurs. Mais ce n'est pas le cas de "l'Essai". En plus d'une contribution humaine, la colonie d'Aiglemont fait appel à une aide pécuniaire. Au début, il faut rassembler des capitaux pour louer le terrain, ensuite pour l'acheter. Fortuné Henry ne veut acquérir le pré de Gesly en son nom car il est opposé à la propriété privée. C'est pourquoi, une tierce personne, Francis Jourdain (18) – un ami de Fortuné Henry – achète le pré en son nom.

Des revenus supplémentaires sont apportés par la vente de cartes postales faites à partir de photographies de colons. Mais ces ventes n'empêchent pas que les finances soient souvent justes.

L'aménagement de la colonie commence par la construction d'une maison en Fibrociment achevée en mars 1905. Elle se compose d'une chambre pour les enfants et de *"chambres peintes en couleur claire qui ont chacune deux fenêtres"* (19) en plus des parties communes. D'autre bâtiments : hangar, poulailler... viennent s'ajouter au fur et à mesure. L'agriculture et l'élevage doivent nourrir les colons.



Communisme expérimental. — Colonie l'*Essai*, Aiglemont (Ardennes). N° 1. — *Premier pas.*

Des projets sont envisagés comme la création d'une école et d'une imprimerie. Beaucoup de colonies mettent en avant ce souci de propagande et d'éducation pour informer et modifier les mentalités. *Le Cubilot, journal international d'éducation, d'organisation et de lutte ouvrière* est composé par les membres de la colonie d'Aiglemont. Il n'est pourtant pas le journal de la colonie : il ne se réfère pas aux activités entreprises à *l'Essai*. Le premier numéro du *Cubilot* paraît le 10 juin 1906. A l'origine, il est bi-mensuel et imprimé en Belgique. Il est ensuite imprimé à la colonie, quand il devient hebdomadaire, à partir du numéro 37 (3 au 9 novembre 1907). Ce journal n'est pas un bulletin de liaison entre la colonie et l'extérieur. Il parle essentiellement de lutte ouvrière et de syndicalisme. Il rend compte des grèves et principalement de celles qui se déroulent dans les Ardennes, où il existe une forte concentration industrielle. Les autres thèmes traités par ce journal sont : l'antimilitarisme, l'anticolonialisme, l'anticléricalisme, l'anticapitalisme, "l'antipolitique politicienne", l'antipatriotisme, l'hygiène... En janvier 1908, le *Cubilot* devient le *Communiste* mais il ne paraît, par manque de moyens, que deux fois. L'impression du journal nécessite la mobilisation de bonnes volontés vu l'ampleur du travail et le peu de nombre. Face aux accusations, selon lesquelles les ouvriers de l'imprimerie sont exploités, Le *Cubilot* rétorque que le *"Travail [est] fait en liberté et en camaraderie par des ouvriers syndiqués"* (20). Cette activité est parfaite par la création d'une imprimerie en 1907. Ainsi, les colons bénéficient de l'autonomie de pouvoir imprimer un journal et des brochures. Ils ont publié au moins 13 brochures, portant sur divers sujets comme l'éducation, l'antimilitariste, la question sociale. Ils ont même édité 8 enveloppes anticléricales illustrées et assorties de deux séries de 6 cartes postales illustrées.

Une expérience limitée dans la portée et la durée

Même si le projet envisage une sélection poussive, les colons choisis, triés sur le volet, ne s'entendent pas. Certains ne supportent plus cette ambiance et décident alors de partir. Selon André Mounier, cette mésentente provient des mauvaises habitudes et des préjugés non dépassés des participants. Pour lui, seul le long terme et un effort éducatif seraient sensés résoudre tous les problèmes. Il accuse en particulier les femmes d'attiser cette incompréhension mutuelle. Mais il estime que le facteur principal de cet échec provient des conditions matérielles. Pourtant, au début, les colons avaient souffert de la faim, car les aléas climatiques avaient limité les récoltes. Ces mauvaises récoltes ne semblent pas durer. André Mounier indique qu'une partie de la surproduction du jardin est vendue dans la région d'Aiglemont. Au final, Mounier pense que quand des colons partent, il s'agit de la loi de la sélection. On retrouve ici cette volonté d'attribuer à la nature un caractère hégémonique. Aux querelles interpersonnelles s'ajoute un manque de liberté, source de dissension. En effet, l'antiautoritarisme n'est pas un principe strictement appliqué : Fortuné Henry paraît autoritaire et se comporte comme un véritable chef. Il prend plus ou moins conscience de son monopole de prise de décision. Ses initiatives et le fait d'avoir été l'instigateur du projet le mène à exercer un pouvoir sur les autres colons. Dans des articles du *Libertaire* et des *Temps Nouveaux*, il dénonce ce culte du chef et il souhaite

pour cela que la colonie d'Aiglemont prenne un caractère impersonnel. Mais ceci semble difficile : c'est lui seul qui a impulsé le projet et il participe aussi à toutes les actions menées au sein de "l'Essai". Fortuné Henry voudrait tout à coup être considéré comme un simple colon alors que jusqu'à présent il s'est présenté comme le chef initiateur.

De plus en plus, les journaux anarchistes de l'époque rendent compte de cette mésentente et de l'échec de cette colonie. Il est difficile de faire prendre naissance à un rêve. En théorie, les colons sont sincères mais la pratique ne conforte pas réellement leurs idées. Les problèmes matériels sont pesants, les affinités ne sont pas toujours compatibles. Vivre en vase presque clos conduit à un manque d'ouverture sur l'extérieur. Les différents membres sont contraints de côtoyer toujours les mêmes personnes.

Dans un article du *Libertaire,* Fortuné Henry fait reposer l'échec de la colonie sur l'instabilité de ses membres, leur manque de volonté, de force, leur excès de philosophie, de paresse : *"Il est passé à Aiglemont, comme d'ailleurs il est passé et il passera dans toutes les tentatives libertaires, à côté des éléments sédentaires des philosophes trop philosophes, des camarades ayant préjugé de leurs forces et de leur volonté, des partisans d'absolu, des paresseux, des estampeurs croyant avoir trouvé le refuge rêvé, enfin des malhonnêtes moralement parlant"* (21). Il décide même de quitter la colonie. Mais il ne le fait pas et la colonie perdure tant bien que mal jusqu'en 1909.

La pensée de Darwin, *"A l'état de liberté il n'y a lutte entre les individus d'une même espèce qu'en cas de disette d'aliments ou de compétition sexuelle"* (22), reste un leitmotiv pour les initiateurs de la colonie d'Aiglemont. "l'Essai" prône le retour à un état de vie primitive. La nourriture et la sexualité deviennent alors les deux préoccupations principales. La question sexuelle soulève le problème des rapports entre hommes et femmes. Seul l'homme impulse ces rapports en tant que chef de famille. L'homme est donc le sujet et la femme l'objet : l'homme choisit la femme. André Mounier pense que pour résorber cette domination, il faut condamner le caractère propriétaire et autoritaire de l'homme sur la femme, et donc le mariage, consolidation de ce lien. Il considère tout de même la femme physiquement inférieure à l'homme, le physique se limitant à la force.

Le bilan de la colonie d'Aiglemont reste mitigé. "L'Essai" participe au mouvement syndicaliste ardennais grâce au *Cubilot.* Il accomplit une mission de propagande en imprimant des brochures. Mais son organisation interne échoue sur plusieurs points. La mise en pratique des principes libertaires n'est pas très probante. En effet, Fortuné Henry a tendance à régenter son petit monde. La prise de décision reste aux mains d'une seule personne. Les hommes et les femmes restent cantonnés dans leurs rôles traditionnels. Cette vie communautaire reproduit ainsi toutes les dominations sexuelles et sociales. Les débats ne mènent pas à de véritables changements. Les luttes internes ne se traduisent pas dans une perspective d'innovation où liberté et égalité régneraient. Au contraire, la colonie d'Aiglemont reproduit fidèlement les principes de la société de l'époque.

L'échec de cette colonie montre qu'il est impossible de se couper de la société dans laquelle on vit sans en subir l'influence. Les valeurs véhiculées dans la société reprennent alors le dessus et l'entreprise rompt ainsi avec l'idée première de vivre en société libertaire. Elisée Reclus aborde cette difficulté : *"en réalité, ceux de nos camarades qui sont encore séduits par l'idée de se retirer du monde dans quelque paradis fermé, souffrent toujours de cette illusion que les anarchistes constituent un "parti" en dehors de la société"* (23). Les contraintes matérielles montrent les difficultés de l'entreprise. Les besoins primordiaux ne sont pas pleinement satisfaits par manque de moyens. Le travail harassant qu'engendrent l'entretien de la ferme, l'impression du journal et des brochures nécessite une volonté surhumaine. Les anarchistes qui instaurent ces milieux libres sont des idéalistes, ils ne mesurent pas les difficultés matérielles. L'utopie réside alors dans l'anarchisme perçu comme âge d'or, comme instauration d'un monde harmonieux où les individus pourraient vivre librement tout en vivant dans la société de l'époque. Ainsi, Jean Grave (24) pense que *"Lutte pour lutte, il vaut mieux continuer à lutter au milieu de l'état social que l'on veut détruire"* (25).

Sophie KERIGNARD

(1) Certains anarchistes dont Paul Robin reprennent *l'Essai sur le principe de population* de Malthus (1798) comme quoi il convient de limiter les naissances aux moyens de subsistance disponibles.

(2) Hors du cadre de la loi de 1901 proclamant la liberté d'association.

(3) Butaud G. [1869-1926], anarchiste, fervent des colonies anarchistes.

(4) Mounier (André), *En communisme, la colonie libertaire d'Aiglemont,* brochure n° 3, avril 1906, 31 p., p. 3.

(5) Fortuné Henry, né le 21 août 1869, est le frère aîné d'Emile Henry qui commit un attentat au café Terminus en 1894. Il est connu comme orateur. Physiquement, il est petit et trapu et il est réputé violent.

(6) A ce sujet, il reproche au milieu libre de Vaux d'avoir recruté ses colons par tirage au sort. Mais il convient de préciser que la liste des souscripteurs établie en janvier 1903, se fait à partir d'une demande d'adhésion qui stipule le profil de la colonie.

(7) Henry (Fortuné), *Communisme expérimental (Préliminaires),* Ardennes, colonie communiste d'Aiglemont, n° 1, 1905, 31 p, p. 29.

(8) Mounier (A.), op. cit., p. 4.

(9) André Mounier, né le 6 avril 1878, participe à la colonie d'Aiglemont. Il est le gérant du *Cubilot,* journal imprimé à la colonie d'Aiglemont.

(10) *Ibid.,* p. 5.

(11) *Ibid.,* p. 4.

(12) Ces 12 colons sont : Fortuné Henri, Adrienne et sa fillette, un camarade italien, André Mounier, une vieille femme, un couple et leurs deux garçons, et un autre couple.

(13) Cité dans Narrat (Georges), *Milieux libres. Quelques essais contemporains de vie communiste en France,* Paris, Alcan, 1908, 232 pages, p. 126.

(14) Comme par exemple Ferdinand Momméja, journaliste au "Temps".

(15) Mounier (André), *En Communisme, la colonie libertaire d'Aiglemont,* avril 1906, n° 3, 31 p., p. 4.

(16) Ibid., pp. 4-5.

(17) Dans, cette colonie qui dure de 1906 à 1907, on trouve des individualistes comme Girault et Lorulot.

(18) Francis Jourdain [2.11.1876 / 31.12.1958], ami de Fortuné, artiste et militant anarchiste jusqu'en 1912, date à laquelle il intègre la S.F.I.O.

(19) Mounier, p. 7.

(20) Cette phrase apparaît sur la dernière page de chaque numéro du *Cubilot.*

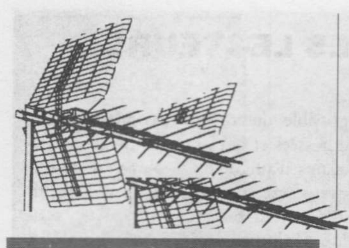
(21) *Le Libertaire,* n° 21, 24-31 mai 1907.

(22) Mounier, p. 17.

(23) Reclus (Elisée), "Les colonies anarchistes", *Les Temps Nouveaux,* 7-13 juillet 1900.

(24) Pour plus d'informations sur Jean Grave, il convient de se reporter à l'article de Caroline Reynaud-Paligot intitulé "Portrait et itinéraire de Jean Grave (1854-1939)", paru dans le numéro double (63-64) de *Gavroche* de mai-août 1992.

(25) GRAVE (Jean), "Colonisation anarchiste", *Almanach de la Révolution,* 5e année, 1906, p. 37.



MEDIA : APPRENDRE A CONSOMMER AVEC PRUDENCE !
la chronique de Jean-Jacques Ledos

CHRONIQUE DE LA DESINFORMATION

L'art du dialogue en direct consiste, lorsque la question posée est embarrassante, à répondre à côté.

Le 25 novembre dernier, vers 8 h 50, à l'émission "Radio com', c'est vous !" sur France-Inter, une auditrice demande : "que sont devenus les responsables de la déroute du Crédit Lyonnais ?". Le chroniqueur spécialisé, Jean-Marc Sylvestre parle d'abord d'un ancien président, Jean-Marie Lévêque, bien qu'omettant de rappeler qu'il a été récemment placé en détention provisoire dans l'instruction d'affaires qui n'ont rien à voir avec le Crédit Lyonnais. La réponse concernant les vrais responsables, Jean-Yves Haberer et Jean Peyrelevade est évasive.

On croit savoir que le chroniqueur en question est plutôt l'ami des puissants que des "chers auditeurs".

Qu'importe, "France-Inter" leur a donné la parole, sinon le droit de réponse à la non-réponse. ❑

INDEPENDANCE DES MÉDIAS

On nous le répète depuis des décennies : seule l'initiative privée peut libérer l'information de la tutelle des pouvoirs. Pourtant, au pays de la libre entreprise, un journaliste en rappelle les limites : "au cours des dernières années, alors que journaux et éditeurs américains indépendants tombaient l'un après l'autre aux mains de magnats sans principes et des trusts sans esprit, j'ai remarqué une inquiétante augmentation de la plate et pieuse rhétorique à propos de notre si vanté Premier amendement* et sa fameuse garantie de la liberté de la presse. [...] Le plus souvent, cette décourageante fatuité émane de rédacteurs en chef, d'éditeurs et de directeurs d'antennes auxquels le risque d'un avis non-conformiste ou agressif est totalement étranger." Cette opinion, émise par le Directeur de "Harper's Magazine" et reproduite par "Balkans-Info" (n° 18, déc. 1997) prouve, au moins, que tous les journalistes américains n'ont pas perdu le goût du risque. A moins qu'il s'agisse seulement du juste exercice de la profession de journaliste. ❑

* Le "premier amendement" à la Constitution des États-Unis, adopté par en septembre 1789 affirme la liberté d'expression.

CYNISME

Au début de l'année dernière, l'annonce du clonage réussi d'une brebis en Grande-Bretagne avait soulevé une émotion justifiée : n'allait-on pas étendre le technique de reproduction génétique à l'identique à l'homme ? Une vertueuse indignation avait alors exprimé une dénégation indignée.

"Le Quotidien du Médecin" du 5 décembre dernier titrait ainsi la page 22 : "Des chercheurs américains sont décidés à cloner des êtres humains".

On a dit les risques : reproduire en chaîne ces tyrans dont l'actualité récente reste porteuse ou ces décideurs d'une république idéale telle que la décrivait Platon. On peut aussi supposer qu'il deviendrait possible de reproduire, grâce aux mêmes techniques, ces justes qu'une philosophie idéaliste imagine.

Un pouvoir seulement fondé sur le progrès des sciences et des techniques peut-il être humaniste ? ❑

CRIMES DE GUERRE

Les réseaux de télévision diffusent sans retenue les situations de violence individuelle. Elles sont beaucoup plus prudentes lorsqu'il s'agit d'évoquer la violence institutionnelle, celle qu'autorisent les lois.

Il y a près de trois décennies, la diffusion du feuilleton "Jacquou le croquant" qui décrivait le combat inégal d'un paysan contre un hobereau exploiteur a été différée sous la pression d'un pouvoir encore traumatisé par les événements de mai 1968.

Il convient donc de saluer la programmation par France 2, le 8 décembre dernier, d'un épisode réel de la première guerre mondiale sous le titre : "Le pantalon". Un fantassin refuse de porter le pantalon ôté sur un de ses camarades, mort au cours d'un assaut. Ce refus d'obéissance sur les lieux du combat le conduit devant un conseil de guerre improvisé par un bravache que protège le règlement militaire. Condamné à mort, le fantassin est immédiatement exécuté.

La télévision ne nous avait pas donné d'œuvre aussi forte depuis longtemps. Le réalisateur, Yves Boisset, a réalisé le scénario tiré d'un livre d'Alain Scoff, auteur par ailleurs de l'évocation d'un autre déni de justice : la condamnation à mort, en 1910, par la Cour d'Assises de la Seine-Inférieure, de Jules Durand, un syndicaliste accusé, à tort, par la direction de la Compagnie Générale Transatlantique, de meurtre pendant une grève.

"La pantalon" et "L'affaire Durand" sont deux livres très forts qu'il ne faut pas rater chez les libraires d'ancien. Pas plus qu'un essai historique de l'anglais Norman Dixon : "De l'incompétence militaire" publié chez Stock en 1977. ❑

MUTATIS MUTANDIS

Dans un article d'autodéfense promotionnelle pour le livre dont il a dirigé la rédaction et dont le succès se nourrit de la polémique,* Stéphane Courtois rappelle cette observation ancienne du poète René Char à propos du communisme : "ce mal, auquel nous sommes tenus de penser, c'est le mépris d'autrui : une espèce d'indifférence colossale à l'égard de l'existence des autres et de leur âme vivante. Une intolérance de dément ! Son cheval de Troie est le mot bonheur !"

Peut-on imaginer une meilleure définition de l'attitude des bénéficiaires d'un libéral-capitalisme qui ferme les yeux sur le sort des exclus et ne perd pas de temps à comptabiliser les victimes du réalisme économique ? ❑

* "Le Monde" (20.12.1997), à propos de "Le livre noir du communisme" (Le Seuil).

ON N'ARRETE PAS LE PROGRES !

Dans la sphère de l'économie, le réalisme - ou le cynisme ? - des décideurs ne recule devant rien pour accroître la performance des profits.

"Le Monde" du 1er janvier dernier rapportait l'intention des assureurs britanniques de connaître le génome de leurs futurs clients "...dans le but d'ajuster les primes qu'il[s] réclame[nt] à [leurs] clients, voire de refuser tel ou tel contrat s'il[s] juge[nt] que le risque médical à venir est trop élevé." Assurer lorsque le risque est exclu, faire payer sans fournir le service : ne sont-ce pas des progrès appréciables (au sens propre) dans la voie libérale ?

Les assureurs anglais ne sont pas les seuls à souhaiter trouver dans l'hérédité des motifs d'exclusion. "Le Monde" (7 janvier 1998) évoquait un projet de sélection à l'embauche sur de tels critères. ❑

RESPONSABILITE

La lecture des résumés des feuilletons que publient les périodiques de télévision ne manque pas de faire réfléchir.

Exemples recueillis, parmi beaucoup d'autres, dans les programmes de M6 pour les dernières semaines de 1997 : "une femme accepte de collaborer avec le FBI pour démasquer son mari, dentiste, psychopathe et meurtrier.*" "Sam affronte un psychotique dont l'objectif est de s'attaquer aux réserves d'eau de la ville**"

"La petite chaîne qui monte" diffuse également une série : "Best of trash" - le meilleur de la poubelle.

On sait que la soi-disant sociologie des medias peine à établir une relation antre les modèles et les comportements. Les programmateurs défendent leurs choix en invoquant la responsabilité des téléspectateurs. On ne saurait accuser d'irresponsabilité les diffuseurs : leur fonction n'est-elle pas de racoler un auditoire dont on connaît les attentes ? ❑

* Résumé de "Soupçons légitimes" in "Le Monde Radio-TV" 21/22 décembre 1997.

** Résumé de "Profiler" in "Le Monde Radio-TV" 28/29 décembre 1997.

L'ENVERS ET L'ENDROIT

Oui, la télévision peut être le miroir de l'époque. Elle a livré récemment deux aspects

contradictoires du libéralisme que l'expression d'une "pensée unique" tente d'imposer au monde entier.

A la fin de l'année dernière, "Arte" a montré la désolation des régions extrême-orientales de la Russie, oubliées à leur sort par le pouvoir central depuis que leur justification militaire a été abandonnée. Seul, un gisement de diamants semble y entretenir une activité profitable pour les exploitants au prix d'une paupérisation des ouvriers dont les conditions de travail ne sont pas éloignées de celles de l'esclavage.

Quelques jours plus tard, "Capital' sur "M6" (3 janvier) montrait les plaisirs factices des voyages exotiques et des safaris photos grâce auxquels les "blaireaux" de tout poil se donnent l'illusion de l'aventure avec l'arrogance des conquérants dans des pays dont les habitants n'ont souvent pour seule chance de survie que l'abandon de leur dignité. ❑

LES FAUX-SEMBLANTS DE LA CONVIVIALITE

Pour faire oublier les contraintes du non-dit, les directeurs de médias s'obligent ou se soumettent à l'obligation de faire participer les citoyens à l'information, du "micro-trottoir" à l'interview d'un "expert". Dans les deux cas, le journaliste préposé doit tout faire pour lui mesurer le temps de parole. Qu'on n'invoque pas le respect de la durée prévue : à part "Arte", les chaînes rivalisent dans le non-respect des horaires !

Le 14 janvier dernier, le journal de la mi-journée de "France 2" a invité le responsable d'une association de défense de l'environnement, "Paysages de France" pour s'exprimer sur ses activités. D'entrée, le préposé-journaliste se montre arrogant et le malheureux écologiste ne peut plus que compresser son discours pour tenter de dire l'essentiel de ce qu'il condamne : la pollution de l'environnement urbain par la présence de matériels publicitaires non-réglementaires.

Le nom du préposé à l'information importe peu mais c'est une tête à claques. Voici l'adresse de "Paysages de France" : Chemin de la Combe, 38700 Le Sappey en Chartreuse. ❑

BONS SENTIMENTS ET BONNE TELEVISION

Ce pourrait être le sujet d'un feuilleton édifiant, de ceux que les lecteurs des chaînes ne se donnent même pas la peine de lire au-delà du synopsis de présentation.

C'est l'histoire de Jacques Benoît, un créateur d'entreprise qui a privilégié le social dans son usine lyonnaise et n'a pas fait fortune Et puis, la concurrence l'a rattrapé. Ses produits devenus non compétitifs, il a vu les dettes s'accumuler. Il a fallu compresser les effectifs avant d'accepter un redressement judiciaire puis la vente de l'affaire à un repreneur. L'histoire tire des larmes, surtout aux ouvrières qui apprennent leur licenciement.

C'était le sujet de l'émission "Capital", sur "M6", le 1er février dernier. Une émission comme on en souhaiterait beaucoup. Pour informer, d'abord. Pour démentir éventuellement les dénonciateurs du silence complice des médias. Un rêve, en somme. ❑

BARBARIES DIVERSES

On prête à Staline cette remarque cynique : "la mort d'un homme est une tragédie, la mort de 100 000 hommes est une statistique". La démocratie modèle que sont les États-Unis aurait-elle franchi la limite du cynisme ?

L'exécution d'un(e) condamné(e) à mort n'est pas perçue comme tragédie mais comme un acte de justice qui assure aux médias les fortes audiences.

Le spectacle de la mort de milliers d'ennemis, désignés au nom de la défense de la liberté - bien sûr ! - nourrit les statistiques des sondeurs dont les chiffres établissent les tarifs de diffusion des messages publicitaires.

La nouvelle doctrine militaire américaine impose la norme "zéro mort" (américain, évidemment) dans les opérations de ... police internationale. Un fait-divers a illustré marginalement cette arrogance. Un appareil militaire de l'US-Air Force a heurté récemment un téléphérique, en Italie. Vingt morts. La presse nous apprend que l'appareil est rentré à sa base, ayant seulement perdu quelques éléments de fuselage. ❑

COURRIER DES LECTEURS

■ La Tribune des Athées

Nous essayons, dans la mesure du possible, de porter à la connaissance de nos lecteurs les revues qui nous sont adressées et qui nous semblent intéressantes à lire. Bien entendu nous le faisons d'autant plus volontiers lorsque ces mêmes revues parlent de Gavroche. C'est ainsi que M. Jean Legault-Démare, trésorier de l'Union des Athées nous précise que l'existence de Gavroche a été signalée dans sa revue "Tribune des Athées". Nous l'en remercions et, échange de bons procédés, nous indiquons à nos lecteurs que cette revue trimestrielle de 16 pages milite pour que l'athéisme ne se vive pas isolément et pour que la critique du cléricalisme mais aussi des religions et croyances soit toujours possible.

Contact : M. Georges Filloux, directeur-gérant, 4, rue de l'Université, F-75007 Paris.

■ Chantiers de bénévoles

L'association Alpes de Lumière organise deux chantiers de bénévoles (lun dans le Var, l'autre dans les Alpes de Haute-Provence) pendant les vacances de Pâques du 8 au 25 avril.

Ces chantiers ont pour objet la sauvegarde, la restauration, la mise en valeur du patrimoine architectural et villageois.

Celui de Notre-Dame de l'Ortiguière consistera à reprendre l'ensemble des maçonneries extérieures de la façade de l'église à enduire à la chaux et à réviser la toiture.

L'autre stage à Rocbaron, s'inscrit dans une opération d'embellissement de l'entrée du village. La taille de pierre sera à l'honneur.

Contact : Association Alpes de Lumière, Prieuré de Salagon, 04300 Mane. Tél 04.92.75.19.93.

■ Document envoyé par un abonné

M. Jacques Guidez, fidèle abonné de Gavroche, nous a envoyé la lettre d'un Volontaire, écrite en 1870, évoquant son sort alors qu'il combat dans la Sarthe. Cette lettre a été choisie parmi les documents recueillis par "L'Abbaye-musée" d'Airvault dans les Deux-Sèvres.

Etabli dans les restes imposants d'une ancienne abbaye, ce musée des arts et traditions populaires ne s'est pas fait tout seul. Des bénévoles ont déblayé et restauré les bâtiments. L'action se poursuit encore et vous pouvez aider ceux qui, comme M. Guidez, y participent. Contact : Abbaye-Musée 79600 - Airvault.

Fait le 22 décembre 1870
dans la forêt de Lercay
département de la Sarthe.

Mes chers parents,

Je m'empresse de vous faire réponse à votre lettre en date du 29 novembre que j'ai reçue le 21 décembre avec un grand plaisir surtout d'apprendre que vous êtes tous en bonne santé.

Pour moi je me porte bien aussi malgré que je ne suis pas heureux car depuis que je suis parti de Saintes je n'ai couché que dix nuits dans un lit et le reste du temps dehors, campé dans les champs et dans les bois dans un pays bien frais et sur la terre sans paille.

Je suis aussi surpris sans l'être trop car je vous ai envoyé deux lettres que je vois qu'elles ne sont pas parvenues, ce qui nous arrive souvent.

Mes chers parents, malgré les coups de feu que nous avons attrapé, je n'ai pas attrapé de mal. Le 2 décembre on s'est présenté sur le champ de bataille à Couprie, là nous avons été mitraillé deux heures et demie sans pouvoir tirer un coup de fusil et nous avons attrapé un peu de mal dans notre compagnie. Le 4 nous avons été au feu. Là nous avons resté derrière pour soutenir la retraite. Les Uhlans arrivaient en colonne sur nous. Nous avons fait feu. Ils se sont repliés et nous nous sommes sauvés. Le 9 au parc de Chambort nous avons manqué être tous prisonniers et tués. Heureusement que la nuit nous a pris et nous nous sommes défilés sans bruit. Les Prussiens sont rentrés. Le 1er bataillon et le 2 se sont trouvés engagés. Ils ont eu un peu de mal. Le bataillon de la Haute Vienne, on leur a fait former les faisceaux, les Prussiens ont tiré sur eux à 25 mètres et les ont écrasés.

Maintenant nous sommes toujours auprès de l'ennemi. Je ne sais pas ce que l'on veut faire de nous. La moitié ont perdu leur sac, leur tente, leur couverte. Les malades ne manquent pas. Notre régiment a attrapé beaucoup de mal.

Malgré tous ces désagréments, je n'ai pas eu de mal jusqu'à présent. Je voudrais bien retourner dans notre pays...

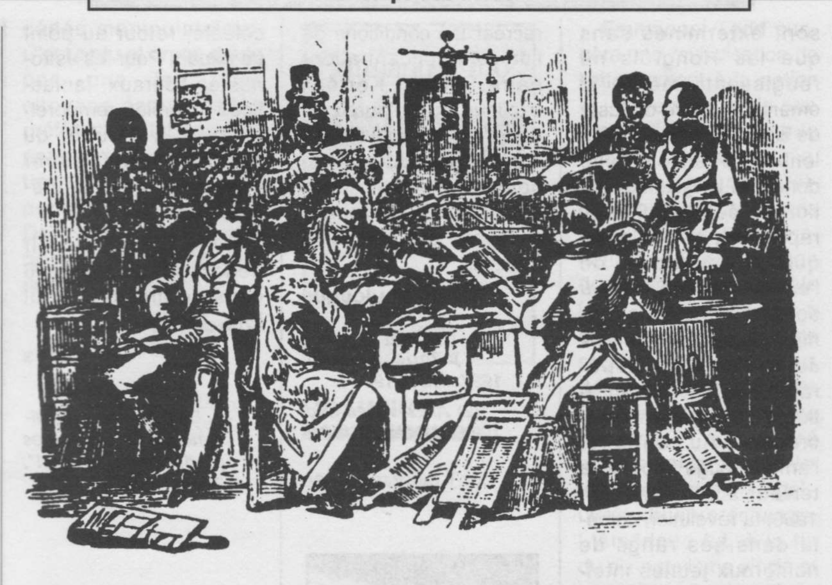
Vous aurez la complaisance de faire passer ma lettre au cousin et à toute la famille. Vous me pardonnerez mon écriture car je le fais au camp sur mon genou.

Rien de plus à vous marquer pour le moment.

Je finis ma lettre en vous embrassant de tout mon cœur, toute la famille.

Evariste Corbineau

Soldat au 9ème Bataillon, 7ème Compagnie, 9ème Régiment mobile, 16ème corps d'armée, 36ème régiment de marche à la suite du régiment, si vous me faites réponse vous mettriez l'adresse comme ça parce que je ne sais pas où nous allons et la lettre me rejoindra dans un endroit ou dans un autre.



Le temps des LIVRES



19 DECEMBRE 1947 : FORCE OUVRIERE

par l'UD FO de Seine-St-Denis sous la direction de Denis Lefebvre

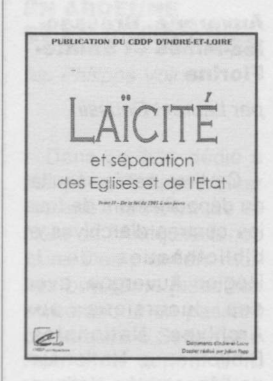
19 décembre 1947 : la guerre froide prend un nouveau tournant, cette fois à l'échelle de la France. La *Confédération générale du travail Force Ouvrière* se constitue. Le mouvement syndical français éclate. Il connaît sa troisième scission, après celles de 1921 et de 1939.

Minoritaires, les amis de Léon Jouhaux luttent, depuis des mois, contre les prises de position de la CGT, contre la politisation du syndicalisme confédéré désormais entre les mains des communistes, contre les grèves à outrance, qu'ils estiment être dictées par Moscou. Ils entendent, avec FO, maintenir la CGT, tout en créant un mouvement syndical libre, résolument réformiste et indépendant de tout pouvoir et de tout parti.

Cette naissance se fait dans la douleur et les difficultés, et leurs adversaires les présentent comme des traîtres, des agents du parti américain, des suppôts du parti socialiste.

Ce livre, à partir de documents inédits et oubliés, revient sur les origines de la naissance de *Force Ouvrière*, en ne négligeant pas le contexte français et international de l'époque. Il permet de mieux comprendre l'originalité du mouvement syndical français, l'un des moins puissants au monde, sans cesse marqué par le rapport à la politique.

Bruno Leprince éditeur, 350 pages, 98 F, disponible à la librairie de Gavroche.



LAICITE ET SEPARATION DES EGLISES ET DE L'ETAT TOME II - DE LA LOI DE 1905 A NOS JOURS

par Julien Papp

Après un premier volume qui va du siècle des Lumières à la loi de 1905, Julien Papp nous présente le deuxième volume de sa remarquable recherche sur la *Laïcité*. Condition sine qua non de l'intégrité intellectuelle dans la République et de l'honnêteté de la pensée face aux dérives et aux intolérances.

S'appuyant sur des documents d'archives de l'Indre-et-Loire, cette étude qui sort de l'Education nationale et transcende le concept de Nation s'adresse au social dans son ensemble : antisémitisme, racisme, xénophobie...

Cette recherche est articulée en trois grands chapitres :

La première période (1905-1940) est dominée par l'affrontement entre forces confessionnelles et Etat laïque.

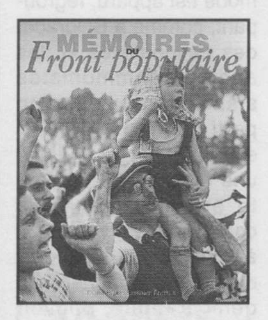
La deuxième période (1940-1944) est fondée sur le rejet de "l'école sans Dieu", de la franc-maçonnerie et du bolchevisme au profit du catholicisme de l'ordre nouveau et de la collaboration.

La dernière période (1944-1996) avec ses ambiguïtés où le retour à la laïcité est freinée en permanence par les revendications confessionnelles puis l'affaire de la loi Falloux et enfin la visite du Pape.

Grâce au travail de notre ami Julien Papp, les enseignants disposent maintenant d'un ouvrage leur permettant de retrouver l'évolution de la pensée laïque au XXe siècle et ainsi de mieux la défendre face au défi permanent de l'obscurantisme et de l'intolérance.

E. Commun

S'adresser au CDDP d'Indre & Loire BP 2613, 37026 Tours cedex 1, 274 pages, 140 F.



MEMOIRES DU FRONT POPULAIRE

Collectif sous la direction de Denis et Rémi Lefebvre

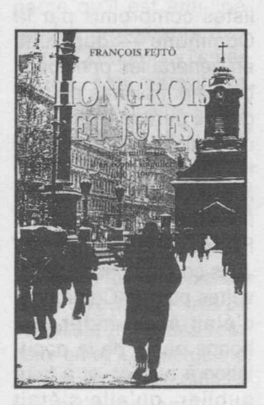
Peut-on évoquer la Gauche sans faire référence à une période qui lui sert aujourd'hui de fondement : le Front populaire. Cet ouvrage, richement décoré, propose une mise en parallèle entre la situation de la France en général et celle du Pas-de-Calais en particulier.

Sont traités : les élections législatives d'avril-mai 36 et la figure emblématique de Léon Blum ; les grèves parisiennes puis nationales et les accords de Matignon ; les congés payés ressentis comme une victoire...

Alliant une étude solide de l'idéologie et de la pragmatique, cet ouvrage a le mérite de ne pas couper le Front populaire du merveilleux, malgré les difficultés qu'il rencontre. En prime est joint un disque compact comprenant chants révolutionnaires et voix des principaux leaders de la gauche à l'époque.

E. Commun

Bruno Leprince Editeur 95 pages, 148 F, disponible à la Librairie de Gavroche.



JUIFS ET HONGROIS, HISTOIRE MILLENAIRE D'UN COUPLE SINGULIER (1)

par François Fejtö

Dans ce livre admirable François Fejtö retrace l'histoire de la communauté juive de Hongrie. Il y explique que le dialogue judéo-hongrois est le fruit d'une histoire millénaire. En effet, la couronne de Saint-Etienne, par ses relations tendues avec le Saint-Siège, a maintenu le pluralisme religieux. L'aristocratie hongroise, par sa tolérance, a permis le maintien d'une communauté juive structurée qui a bénéficié d'une large autonomie.

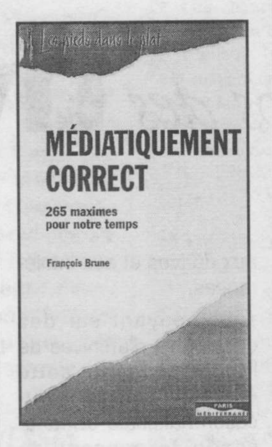
Ceci constitua pour les juifs de Hongrie un sentiment de sécurité. Cependant, la guerre, qui mit fin à la double monarchie, créa de nouvelles conditions. A ce sujet, Fejtö rappelle que ce fut une catastrophe pour les Juifs Hongrois, ou les Hongrois Juifs, tant la symbiose était forte. La Commune hongroise fut aminée par des Juifs. Comme le rappelle Fejtö « le fait que Bela Kun et la majorité des membres de l'état major de la Commune, notamment le chef de sa police politique, calquée sur la Tchéka de Lénine, étaient d'origine juive, permit aux éléments extrémistes de la contre-révolution qui se recrutaient parmi d'anciens officiers, des curés fanatiques, des journalistes, des politiciens notoirement antisémites, de faire — aux côtés des communistes et socialistes compromis par la Commune — des Juifs en général les principaux boucs-émissaires pour la guerre perdue et pour les révolutions. » Or, majoritairement les Juifs ont eu a souffrir de cette révolution. De plus, rappelle Fejtö : « désigner les Juifs comme boucs émissaires pour la Commune, c'était aussi aider une bonne partie de la population à oublier, et à faire oublier, qu'elle s'était laissé entraîner par les vagues révolutionnaires de 1918-1919. La contre-révolution a trouvé plusieurs de ses militants les plus zélés parmi d'anciens communistes ». Avec Horthy, la Hongrie devient le premier pays d'Europe à adopter des lois antisémites. Ceci provoqua le départ de nombreux étudiants vers des pays plus hospitaliers (Robert Kappa et Artur Koestler en sont l'illustration, pour ne retenir qu'eux). Cependant, la majorité des Juifs de Hongrie choisissent de rester dans ce pays comparativement aux autres pays d'Europe. La Solution finale intervient tardivement, elle surgit en 1944. quatre-cent-cinquante mille Juifs de Hongrie sont exterminés sans que les Hongrois ne réagissent, même si émerge la figure du juste de Budapest, Raoul Wallenberg. François Fejtö donne de longue explication de ce phénomène, rappelant, par ailleurs, que la mémoire de l'extermination a disparu sous le concept générique d'antifascisme. Les Juifs rescapés espéraient, enfin, l'instauration d'un système démocratique. Au contraire, l'armée rouge importa la terreur stalinienne. En 1956, la révolution compta dans ses rangs de nombreux jeunes intellectuels juifs. Cette révolution — l'auteur le rappelle à juste titre — ne connu pas un seul débordement antisémite « les insurgés [voulaient] donner de à leur action, décriée comme fasciste et contre-révolutionnaire par la propagande communiste du monde entier, une image de patriotisme pur de tout élément réactionnaire et fasciste. » Les années Kadar furent une chape de plomb sur les consciences hongroises, même si ce n'était plus la terreur stalinienne. Lors de l'écroulement du système un nationalisme nouvelle mode est apparu, regroupant, comme à Belgrade, des nationalistes et des anciens communistes staliniens au sein d'un parti populiste. Celui-ci en 1992-1993 conduisit une campagne antisémite et anti-tzigane. La communauté juive, quant à elle, se mit à espérer dans cette Hongrie enfin démocratique, pouvoir accomplir son rêve millénaire : « se sentir Hongrois et Juif ».

On notera par ailleurs la parution du deuxième volume de la trilogie de Imre Kertész, Etre sans destin (2). L'auteur Juif hongrois y retrace sa vie à Budapest, sous l'occupation nazie, puis sa déportation à Auschwitz et à Zietz. Imre Kertész avait quinze ans en 1944, lorsqu'il a été déporté. Ce livre magistral ne se veut pas une explication de la Solution finale mais une fiction qui seule peut permettre de recréer les conditions de l'univers concentrationnaire. Imre Kertész explique qu'il n'aurait pu écrire sur Auschwitz s'il n'avait pas vécu sous un communisme qui lui a permis de comprendre l'essence des camps. A méditer.

Sylvain Boulouque

(1) Paris, Balland, 1997, 412 p. 199 F.

(2) Arles, Actes Sud, 1998, 368 pages, 148 F.



MÉDIATIQUEMENT CORRECT

par François Brune

« Aphorisme : sentence renfermant un grand sens en peu de mots » nous dit le Littré. Si l'on y ajoute une bonne pincée d'humour, on obtient un de ces pétards dont la dérision visible n'est que colère contenue face aux désordres de l'époque.

François Brune, dont on a déjà évoqué ici le militantisme à l'égard de toute manipulation, désinformation ou langue de bois, livre ici "265 maximes pour notre temps" dont la concision n'exclut pas la densité. Il faut prendre le temps de les déguster. Exemples : « Publicité : on appelle liberté de réaliser nos désirs la soumission à ceux qui les inspirent [...] Logique de gauche : faire une politique de droite pour écarter la droite en lui ôtant toute raison de revenir aux affaires..., lesquelles font semblant de se plaindre [...] Révolution : pour tout objet céleste, retour au point de départ. Pour les astronautes libéraux, fantastique inversion temporelle qui, à l'aube du XXIe siècle, fait rentrer l'économie dans le crépuscule du XIXe. »

Il y a comme un air "renouvelé" de Mai 1968 dans ce méchant petit livre.

J.-J. Ledos

Éditions Paris-Méditerranée, collection "Les pieds dans le plat", 75 F.



LA MINE ET CEUX QUI EN VIVENT

Auvergne, Brassac-les-Mines et Sainte-Florine

par Laurent Doussin

Ce livre est le résultat du dépouillement de tous les centres d'archives et bibliothèques de la Région Auvergne, avec des incursions aux Archives Nationales, Bibliothèque Nationale, de l'Assemblée Nationale, et de l'Ecole des Mines de Paris.

L'auteur, après deux chapitres historiques concernant les débuts du bassin (1474) au XIXe siècle, a construit son travail autour de chapitres thématiques correspondant aux documents exploités : les accidents, les patrons, la vie politique, les grèves, la modernisation des techniques et la vie sociale autour de la mine. Nous avons déjà publié dans nos deux dernières livraisons deux articles de l'auteur, sur les patrons de mines et sur la grève de 1893.

Au-delà de l'histoire strictement locale, les lecteurs intéresés par l'histoire sociale y trouveront leur bonheur.

Les accidents sont détaillés à travers la presse locale, grâce à un fonds inédit et découvert par hasard. Les modalités du contrôle de l'Etat par les ingénieurs des mines sont décrites, avec tous leurs avatars. On y lit par exemple que pour classer une mine comme grisouteuse, on comptait les mineurs tués dans les explosions. A partir d'un certain nombre de morts, la mine devenait grisouteuse pour l'administration...

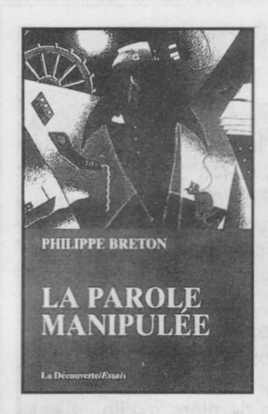
Deux chapitres sur les patrons, l'un en partie dans notre revue et l'autre concernant Schneider, démontrent la permanence d'un certain discours patronal, et la nécessité pour le système capitaliste de camoufler ses modalités de fonctionnement. On y lit le récit d'une vie politique locale très épicée comparativement à celle de maintenant.

Les débuts de la Sécurité Sociale Minière évoquent un problème rarement traité : l'élection des premiers délégués élus par les ouvriers aux Conseils d'Administration des Sociétés de Secours Mutuels était interdite aux militants condamnés à la fin du XIXe siècle pour leurs actions dans les grèves, ce qui a certainement marqué l'histoire de la Protection Sociale.

L'anticléricalisme, enjeu majeur de la Troisième République, et l'apparition d'un mouvement socialiste et syndicaliste ouvrier, autonome et indépendant du mouvement républicain, est traité à travers la presse et les archives, ainsi que les témoignages d'anciens mineurs.

Un ouvrage que nos lecteurs apprécieront.

Editions Créer 63340 Nouette – 150 F – Disponible à la librairie de Gavroche.



LA PAROLE MANIPULEE

par Philippe Breton

Si le XX[e] siècle a été celui de l'explosion de la communication, le XXI[e] sera peut-être celui de la prise de conscience de la désinformation si l'on évalue l'avalanche de livres publiés sur le sujet depuis quelques années. Tant mieux !

L'efficacité de la désinformation procède de l'art des manipulateurs à persuader les manipulés qu'ils sont assez intelligents pour déjouer les pièges de la manipulation.

Philippe Breton en reprend les étapes à partir de ces deux classiques que furent, en 1952, la publication, en France du "Viol des foules" dans lequel Tchakhotine dénonçait les méthodes de propagande des totalitarismes et, en 1958, celle de "La persuasion clandestine". Cette fois, c'est un américain qui démontait les stratégies d'occupation des esprits par les messages publicitaires.

Depuis, la propagande totalitaire s'est effacée devant un nouveau totalitarisme, celui d'un modèle de société unique qu'on dit excellent, entretenu par des pouvoirs économiques et financiers pas plus humanistes que les fascismes. Faut-il rappeler que, depuis le XIXe siècle, le souci des affairistes de contrôler l'information a pour objet l'entretien de leur pouvoir ?

Philippe Breton analyse en technicien les procédés manipulatoires. C'est ardu et on ne doute pas que les bons citoyens économiques préfèrent se laisser aller passivement aux séductions visuelles de la publicité télévisuelle. Dommage. Quiconque ne veut pas mourir "aliéné" doit lire ce livre.

J.-J. Ledos

Éditions La Découverte "Essais", 105 F.



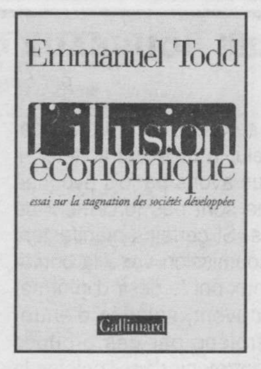
LA BIERE EN ARDENNE ET EN CHAMPAGNE

par Philippe Voluer

Dans ce livre dédié à son père, Philippe Voluer retrace l'histoire de la bière de l'Antiquité à nos jours. Des premiers moines brasseurs jusqu'aux corporations en passant par la bière à Sedan et à Reims, il arrive à la Révolution puis au XIX[e] à la naissance de la malterie moderne et au passage de Pasteur à Reims. Au XX[e] siècle apparaissent les débuts de l'industrialisation, la première grande crise, les expositions, les coopératives puis les guerres, la malterie moderne des années soixante.

Agrémenté de nombreuses illustrations, cet ouvrage ne peut laisser indifférent les véritables amateurs de bière.

Editions Terres Ardennaises, 21 rue Hachette, 238 pages, 275 F.



L'ILLUSION ECONOMIQUE

par Emmanuel Todd

Encore une dénonciation du libéralisme. Sans doute ? mais peut-on baisser les bras face à une situation qui ne réjouit que les plus fortunés et ne cesse de se dégrader pour les autres ?

L'originalité de ce nouveau livre, c'est de bousculer quelques idées reçues et d'oser rappeler des solutions possibles que le totalitarisme de la pensée, abusivement qualifiée d'unique, a occultées. Emmanuel Todd constate une double résignation, celle des entrepreneurs, privés d'ambition à long terme, celle des exclus que la perspective d'une crise durable démobilise. Les uns et les autres semblent immobilisés dans la gangue d'un système économique fermé à toute évolution, au moins humaine. On ne manque pas, au passage, de rappeler le poids du modèle américain, peut-être trop rapidement désigné comme "culturel". Plus original est la remise en cause du libre-échangisme imposé par le même modèle. Depuis deux siècles, les crises de grande ampleur ont été la conséquence d'une libération des échanges, réclamée par les maîtres du jeu économique, dont l'effet le plus constant est l'emballement de la machine : enrichissement exponentiel du petit nombre, spéculation, exclusion, misère, etc. On en connaît les conséquences : révolutions et/ou guerres.

Emmanuel Todd suggère une revitalisation de l'attachement à la nation et une révision de la pratique d'une économie "mondialisée" qui le nie. Faut-il voir une quelconque provocation dans cette allusion au protectionnisme ? « L'examen de l'histoire nous révèle [...] l'existence, à d'autres époques [...] de sociétés différentes, plus démocratiques, dont les classes dirigeantes avaient considéré comme naturelle la résistance aux effets inégalitaires du libre-échange. L'Amérique fut, à la fin du dix-neuvième siècle et au début du vingtième siècle, la plus démocratique et la plus protectionniste des nations. » On observe aussi que les redressements après les crises ont été la conséquence de sursauts de volonté nationale appliquée à une économie pilotée et maîtrisée. Ce peut être un modèle proposé à la réflexion mais est-il encore temps de réfléchir lorsque la pente est glissante ?

Éditions Gallimard - 115 F.

REVUES



RECHERCHE SOCIALISTE N° 1

A une époque où terreur s'oppose encore à tolérance, l'OURS nous propose une nouvelle revue : *Recherche socialiste*. Il s'agit de fonder nos principes sur trois archétypes : respect mutuel, démocratie, responsabilité. Afin de légitimer philosophiquement et politiquement l'idéologie socialiste auprès de ceux qui veulent conserver et transmettre la mémoire, cette recherche se veut humaniste et historique.

Au sommaire, deux grands chapitres : *L'événement* et *Histoires socialistes*.

Le premier, alors que la Gauche a gagné les législatives, rappelle les conditions de la victoire à partir de références et indices. Evoquant le rôle de Lionel Jospin, l'auteur y note la position communiste, dénonce le F.N. et pose les conditions d'une réussite à terme.

Dans le second, on trouve d'abord une étude sur le *Socialisme et Protestantisme français (1882-1940)*. D'abord hostiles au Socialisme parce qu'il est anti-libéral, les protestants évoluent. On note ici l'émergence, non majoritaire, du christianisme social protestant qui, par l'immense activité de ses militants, jouent un rôle considérable, souvent méconnu.

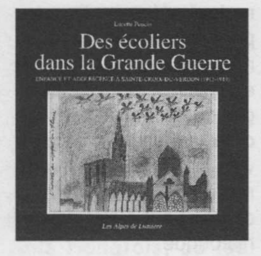
De la Revue socialiste à la Nouvelle revue socialiste traite des relations entre intellectuels et politiques et les difficultés qu'elles ont eu à concilier leurs points de vue.

Suit une étude sur *Les phénomènes des courants dans la fédération socialiste de la Seine.*

Enfin, un document est présenté : le discours de Léon Blum à l'occasion du Centenaire de la Révolution de 1848. Méditation sur la Révolution et bilan d'une vie, cette mise en abîme entretient la chaîne de la mémoire des Révolutions à nos jours, perpétuant le souvenir engagé commun à tant de générations.

E. Commun

OURS, 86 rue de Lille, 75007 Paris Le numéro 60 F.



LES ALPES DE LUMIERE N° 125 DES ECOLIERS DANS LA GRANDE GUERRE

Par Lucette Poncin

La Grande Guerre fut assurément perçue différemment selon que les populations étaient éloignées ou non du front. Et l'on a écrit, par exemple, sur le quotidien des femmes restées à "l'arrière". Mais que sait-on au juste de la manière dont cette période fut vécue par les enfants ? Les cahiers de Florin Roux nous livre les images et les mots qui peuplaient l'univers des écoliers lorsque la mobilisation de l'été 1914 a vidé Sainte-Croix de ses jeunes hommes.

Son sens aigu de l'observation auquel font contrepoint les voix de ses anciens camarades de classe nous permettent de nous imprégner de la vie quotidienne à cette époque : l'état du village quand la guerre commença, la façon dont on s'adapta aux circonstances, et comment la guerre, pourtant lointaine, fit irruption à tout moment, dans les deuils, dans les réquisitions, dans la mobilisation patriotique des enfants dont l'école était le lieu.

La guerre de 14-18 a mis fin à une culture paysanne que ce livre s'efforce de rendre à nouveau vivante.

S'adresser à : Les Alpes de Lumière, Prieuré de Salagon, Mane, 04300 Forcalquier, Le numéro 88 francs.

LES NOUVEAUX CHIENS DE GARDE

par Serge Halimi

Si vous n'avez que 30 F à consacrer, cette année, à l'achat d'un livre, c'est celui-là qu'il faut acheter. Il soutient une thèse que nous avons parfois évoquée ici : *tous* les journalistes ne sont pas forcément de malhonnêtes manipulateurs. Si certains manifestent un zèle excessif dans la soumission voire la courtisanerie, la plupart d'entre eux ont le désir d'informer mais tous sont, le plus souvent, salariés d'entreprises, elles-mêmes contrôlées par des groupes affairistes qui ont intérêt à entretenir dans l'opinion la révérence au modèle de société dont dépend leur prospérité. Les journalistes deviennent ainsi les messagers de la "pensée unique" qui traduit « en termes idéologiques à prétention universelle les intérêts du capital international. »

Le souci d'investir les consciences est vieux comme les pouvoirs, politique, religieux, économique. Notre époque lui a fourni avec les nouvelles techniques de communication, un moyen d'accès immédiat et constant au plus grand nombre des foyers. Pour les maîtres et sous-maîtres du Monde - les "chiens de garde"-, il serait irresponsable de négliger l'utilisation d'un tel instrument. Nos contemporains, éblouis plus que choqués par l'habileté des manipulateurs, ont perdu tout sens critique et tout souci de contestation.

Le petit livre de Serge Halimi a une vertu "dépurative" comme disait la vieille pharmacopée à propos de ces médicaments qui régénèrent l'organisme. Encore faut-il, ensuite, adopter une nouvelle hygiène. Il s'agit ici de celle de l'esprit et ça commence par la méfiance à l'égard des discours imposés par un monopole de fait que les alternances politiques ne bousculent pas encore.

J.-J. Ledos

Bas les masques ! En une centaine de pages, Serge Halimi, journaliste au "Monde Diplomatique" nous livre un brûlot décapant sur les pratiques d'une trentaine de journalistes de "connivence" et de "révérence" qui survivent à toutes les alternances politiques et industrielles, Sorte de nomenklatura médiatique qui se veut le gotha de la profession, ils ne sont – citations à l'appui dont l'énoncé suffit à la démonstration – que les hauts-parleurs, les "nouveaux chiens de garde" du système dominant : "le marché". Ce marché est d'ailleurs une vérité indépassable et d'évidence comme nous l'explique doctement Philippe Manière, chroniqueur économique au "Point" : "Le marché des marchandises, du travail et les échanges financiers existent depuis des lustres. Le marché qui régule l'offre et la demande est neutre. On perd vraiment du temps à le critiquer. Il demeure une des données incontournables de la vie". Et au cas où nous n'aurions pas compris, son compère Alain Minc, financier raté reconverti en journaliste à succès, également président du conseil de surveillance du "Monde", se charge d'enfoncer le clou : "Je ne sais pas si les marchés pensent juste, mais je sais qu'on ne peut pas penser contre les marchés. Je suis comme un paysan qui n'aime pas la grêle mais qui vit avec... Il faut savoir et partir de là : agir comme s'il s'agissait d'un phénomène météorologique." Bref, le marché c'est naturel !

Que ce soit dans la presse écrite, radiodiffusée ou télévisée, ces oligarques sont omniprésents, l'employé de l'un étant l'employeur de l'autre et vice-versa, la palme revenant au stakhanoviste Alain Duhamel qui "préside le comité éditorial d'Europe 1, où il disserte de tout dans "la tranche du matin qui cible les décideurs (1), dont les éditoriaux sont accueillis dans "Libération" "Le Point" "Les Dernières Nouvelles d'Alsace" "Le Courrier de l'Ouest" "Nice-Matin" et est abondamment cité dans "Le Monde" et "L'Humanité". "Halimi dénonce également les "courtoisies croisées" à l'instar du numéro de duettistes de Serge July et Philippe Alexandre, "Christine a fait un livre..." lors de l'émission "Dimanche Soir" sur France 3, le 6 avril 1997, animée par Christine Ockrent. A propos de cette dernière d'ailleurs est évoqué ce titre du "New York Times" lorsqu'elle se fit embaucher sur France 2 en septembre 1988 : "La star qui fait craquer la France pour un salaire de misère". Une misère à 120 000 F/mois alors que "la profession est gangrenée par la précarité, les piges mal payées, les 'stages' sans avenir". Reprenant la formule de Beuve-Méry : "Le journalisme c'est le contact et la distance", Halimi l'explicite : "contact avec les privilégiés, distance envers les précaires".

A l'affirmation d'un contre-pouvoir s'est donc "substituée la volonté d'accompagner les choix de la classe dirigeante". "Libération" "Le monde" "Le Point" "L'Express" "Le Nouvel Observateur", c'est partout le même son de cloche. Laurent Joffrin, ex-directeur du "Nouvel Obs" et actuel directeur de "Libé" va même jusqu'à dire que son journal "a été l'instrument de la victoire du capitalisme dans la gauche". Ce ne sont pas les Bouygues, Lyonnaise des Eaux, Générale des Eaux, Lagardère et autres Chargeurs Réunis qui diront le contraire !

Face à une telle volée de bois vert, la "grande presse" a d'abord préféré ignorer le livre mais son succès grandissant – + de 80 000 ex vendus – a notamment contraint le directeur de la rédaction du "Monde", Edwy Plenel (1), à réagir par un long papier, dont le titre est tout un programme "Le faux procès du journalisme", paru... dans "Le Monde Diplomatique" de février ! (2).

Epinglé par Halimi pour avoir souligné à propos du service "Entreprises" – dans un entretien paru en mai 96 dans la revue "Le Débat" – "un choix dénué d'ambiguïtés : la micro-économie, les marchés et la finance sans complexe, sans ce rapport trouble, voire hypocrite au monde de l'argent", il lui reproche de n'avoir pas prolongé la citation car "je voulais simplement dire que même la critique de l'économie ne pouvait se passer d'informations fiables, précises et pointues, pêchées au cœur de la réalité marchande".

Certes, mais quand dans le "Monde" du 30 janvier, faisant le bilan de l'année écoulée, le directeur du journal, J.-M. Colombani, conclut en indiquant que "la priorité éditoriale du 'Monde' sera le renforcement des pages 'Entreprises', c'est avec raison qu'Halimi réplique qu'"on ne saurait abandonner à la Bourse le choix de déterminer 'la seule politique possible'."

J.J. Gandini

(1) qui a commencé sa carrière à "Rouge" organe de la L.C.R.

(2) Au nom du "droit" de l'actionnaire majoritaire. Le lecteur lira avec profit "Les medias et les illusions nécessaires" de Noam Chomsky, salué par "Le Monde" comme "une formidable leçon de pensée libre et rebelle". Faites ce que je dis, pas ce que je fais !

Éditions Liber "Raisons d'agir". 30 F.

Librairie de GAVROCHE

Les commandes sont à adresser à EDITIONS FLOREAL, BP 872, 27008 EVREUX

La Guerre détraquée (1940)
par Gilles Ragache
256 pages, illustré — **40 F.**

Contrebandiers du sel
par Bernard Briais
La vie des faux-sauniers au temps de la gabelle
288 pages, illustré — **50 F.**

Les Grandes Pestes en France
par Monique Lucenet
288 pages, illustré — **55 F.**

Le Coup d'Etat du 2 décembre 1851
par L. Willette
256 pages, illustré — **30 F.**

DOSSIERS D'HISTOIRE POPULAIRE :
— **Luttes ouvrières - 16e/20e siècle**
— **Les paysans - Vie et lutte du Moyen-Age au 1er Empire**
— **Courrières 1906 : crime ou catastrophe ?**
— **Les années munichoises (1938/1940)**
Les 4 dossiers — **60 F**

C'est nous les canuts
par Fernand Rude
Sur l'insurrection lyonnaise de 1831
286 pages — **25 F.**

Un maquis d'antifascistes allemands en France (1942-1944)
par E. et Y. Brès
350 pages, illustré — **140 F.**

Carl Heil speaker contre Hitler
par Eveline et Yvan Brès
189 pages — **135 F.**

Histoire de la littérature libertaire en France
par Thierry Maricourt
491 pages — **150 F**

Les nouvelles passerelles de l'extrême-droite
par Thierry Maricourt
200 pages — **120 F**

Henri Poulaille
par Thierry Maricourt
253 pages — **129 F**

Dictionnaire des auteurs prolétariens
par Thierry Maricourt
275 pages — **185 F**

Plaidoyer pour Ravachol
par Thierry Maricourt
125 pages — **65 F**

Barbelés à Argelès et autour d'autres camps
par Francisco Pons
282 pages — **140 F**

La collaboration dans l'Eure 1940-1944
par Julien Papp
278 pages — **150 F**

Ces barbelés oubliés par l'Histoire
par Jacques Sigot
351 pages — **138 F**

Le Petit Père Combes
par Jacques Risse
236 pages — **130 F**

Le gâchis audiovisuel
par J.-J. Ledos, J.P. Jézéquel et P. Regnier
222 pages — **87 F**

Industrialisation et Sociétés d'Europe occidentale 1880-1970
Sous la direction de Patrick Fridenson
272 pages — 130 F

Les enfants de la guerre
par Gilles Ragache
322 pages — 139 F

La Républicature
par Bertrand Tillier
175 pages — 160 F

Poulbot le père des gosses
par Francis Robichon
112 pages illustré — **250 F**

Naissance de l'Ecole du Peuple (1815-1870)
par F.-J. Jacquet-Francillon
320 pages — **170 F.**

Intellectuels et politique
par Christian Delporte
128 pages — **70 F.**

Femmes et militantismes
par Dominique Loiseau
238 pages — **130 F.**

La parole en chantant
par Thierry Maricourt
182 pages — **99 F.**

Voyage au pays de l'arbitraire
par Yonnel Liègeois
256 pages — **120 F**

La politique expliquée aux enfants
par Denis Langlois
128 pages — **65 F**

J'ai dit non ! Témoignage d'un réfractaire au STO
par Maral Bénévent
205 pages — **80 F**

Les Maoïstes
par Christophe Bourseiller
345 pages — **139 F**

Les libertines, plaisir et liberté au temps des Lumières
par Olivier Blanc
279 pages — **135 F**

Négationnistes : les chiffonniers de l'Histoire
Collectif - 238 pages — **120 F**

Journal Officiel de la Commune
656 pages — **300 F**

Histoire du personnel des prisons françaises du XVIIIe s. à nos jours
par Christian Carlier
272 pages — **150 F**

Histoire du Dimanche de 1700 à nos jours
par Robert Beck
384 pages — **150 F**

La prison aux champs
par Christian Carlier
736 pages — **260 F**

Thomas Munzer ou la guerre des paysans
par Maurice Pianzola
288 pages — **145 F**

Le Livre Noir du Communisme
Collectif
848 pages — **189 F**

19 décembre 1947 : Force ouvrière
par l'UD FO de Seine-St-Denis
350 pages — **98 F**

Mémoires du Front Populaire
Collectif
95 pages — **148 F**

La mine et ceux qui en vivent
par Laurent Doussin
246 pages — **150 F**

COLLECTION "LA PART DES HOMMES"
Lissagaray, le plume et l'épée
par René Bidouze
238 pages — **125 F**

Jules Guesde, l'apôtre et la loi
par Claude Willard
123 pages — **93 F**

Gracchus Babeuf avec les Egaux
par Jean-Marc Schiappa
265 pages — **125 F**

Moi, Clément Duval, bagnard et anarchiste
par Marianne Enckell
254 pages — **125 F**

Eugène Varlin, Chronique d'un espoir assassiné
par Michel Cordillot
268 pages — **125 F**

Madeleine Pelletier Une féministe dans l'arène politique
par Charles Sowerwine et Claude Maignien
252 pages — **125 F**

Clara Zetkin, féministe sans frontière
par Gilbert Badia
336 pages — **125 F**

Léon Sedov, fils de Trotsky, victime de Staline
par Pierre Broué
496 pages — **125 F**

Renaud Jean, le tribun des paysans
par Gérard Belloin
336 pages — **125 F**

Rosa Luxembourg épistolière
par Gilbert Badia
255 pages — **125 F**

POUR LA JEUNESSE :
Dans la collection "Mythes et Légendes"
225 x 285, illustré
Chaque volume — **65 F**
— **La Chevalerie**
— **L'Egypte**
— **Les Loups**
— **L'Amazonie**
— **Les Gaulois**
— **Les dragons**
— **La création du monde**
— **Les Incas**
— **La Grèce**
— **Les Vikings**
— **Les animaux fantastiques**
— **Les ours**
— **Vers l'Amérique**
— **L'Europe**
— **Les Indiens**
— **Ciel et étoiles**
— **Les métamorphoses**
— **Les félins**
— **Terres de mystère**
— **La forêt**
— **La mer**
— **L'Orient**
— **Sports et jeux**

Dans la collection "Mes premières légendes"
200 x 200, illustrées
Chaque volume — **48 F**
— **Les Baleines**
— **Les Géants**
— **Les Fées**
— **L'Hiver**
— **Les sorcières**
— **Les musiciens**
— **Les couleurs**
— **Le printemps**
— **Les chats**
— **L'automne**
— **Les trésors**
— **Les grands gentils loups**
— **Le soleil et la lune**
— **L'orage**

Dans la collection "Histoires vraies"
Chaque volume **33 F.**
— **Le Secret du grand-frère**, une histoire de canuts
— **Léa, le Galibot**, une histoire de mineurs
— **Le Ruban noir**, une histoire de tisserands
— **La Revanche du p'tit Louis**, une histoire de forgerons
— **Les cordées de Paris**, une histoire de ramoneurs
— **Les jumeaux de Carmaux**, une histoire de verriers
— **Frères du vent**, une histoire de mousses
— **Les Princes du rire**, une histoire de jongleurs
— **Quand la Charlotte s'en mêle**, une histoire de dentellières
— **Le sauvetage du proscrit**, une histoire de typographe
— **Le paquet volé**, une histoire de saute-ruisseau
— **Les fendeurs de liberté**, une histoire d'ardoisiers.
— **L'audace de Nicolas**, une histoire de cheminots
— **Voyage au bout de la Loire**, une histoire de mariniers
— **Le cadeau d'Adrienne**, une histoire de porcelaines
— **Fleurs d'Ajonc**, une histoire de petite bonne
— **Le rêve de bel humeur**, une histoire de marchand de livres
— **Papillon de papier**, le petit rat de l'opéra.
— **La robe de bal**, une petite couturière
— **Les moutons d'Armel**, un berger de Provence

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je m'abonne à Gavroche à compter du numéro 99 (année 1998)
Un an 5 numéros (dont 1 double) : 170 F — Etranger : 200 F (par avion)
Tarif spécial étudiant : 145 F sur justification.

Nom .... Prénom ....

Profession ....

Adresse ....

Code postal .... Ville ....

Adresser bulletin et titre de paiement à : Editions Floréal, BP 872 — 27008 Evreux Cedex
CCP 5027 58 E ROUEN

L'amateur de livres



L'AMATEUR DE LIVRES.

Voici une nouvelle liste d'ouvrages d'occasion disponibles à la vente. Nous remercions les lecteurs qui nous passent des commandes et rappelons que les prix que nous pratiquons sont très raisonnables...

Assurez-vous, de préférence, que les livres sont encore disponibles. Merci !

Abel (Elie), Les fusées de Cuba. *13 jours d'alerte atomique.* Arthaud 1966 224 p .... 30 F

Alerme (Col.), Les causes militaires de notre défaite. Inter-France 1940, 123 p .... 25 F

Arendt (Hannah), Le système totalitaire. Seuil Points 1972, 315 p .... 25 F

Ardant (Gabriel), Histoire de l'impôt (livre II) du XVIIIe au XXIe siècle. Fayard Gdes Et. Hist. 1972, cart. de 871 p .... 60 F

Bettelheim (Bruno), Survivre. *24 essais sur l'homme d'aujourd'hui.* R. Laffont 1979, 502 p .... 40 F

Bezsonev (Youri), Mes vingt-six prisons et mon évasion de Solovski. Payot 1928, 288 p .... 70 F

B.I.T., Le liberté syndicale. *Cours d'éducation ouvrière.* Genève 1959, 166 p .... 30 F

Bliss Lane (Arthur), J'ai vu la Pologne trahie (1944-1947). *Par l'ancien ambassadeur des USA en Pologne.* SFELT 1949, 349 p .... 50 F

Bourret (Gal), La tragédie de l'armée française. Table Ronde 1947, 222 p .... 30 F

Brissac (Duc de), En d'autres temps 1900-1939, Grasset 1972, Cart 455 p .... 50 F

Certus, Vérités de Guerre et Contre-Vérités. Georges Crès 1918, 303 p .... 25 F

Chabannes (Jacques), L'Europe ou 3000 ans d'espoir. France-Empire 1978, 286 p ... 30 F

Colin du Terrail (Hugues), La Finlande et les Russes depuis les croisades suédoises. Istra 1963, 250 p .... 45 F

Constantin-Simonov, Les jours et les nuits de Stalingrad. Ed. Colbert 1945, rel. d. bas. 411 p .... 60 F

Doléans (Edouard), Histoire du mouvement ouvrier. *Tome III seul : de 1921 à nos jours.* A. Colin 1953. 424 p index (envoi) ...... 80 F

Delorme & André, L'Etat et l'Economie. *Les dépenses publiques en France de 1870 à 1980.* Seuil 1983, Cart. 764 p, index .... 70 F

Dezobry & Bachelet, Dictionnaire de Biographie et d'Histoire de Géographie... Delagrave 1876, 2 vol. (rousseurs, couv. défr.) ...... 300 F

Dominique (Pierre), Oui, mais Moscou... Valois 1931, 319 p .... 45 F

Doueil (Pierre), L'Administration locale à l'épreuve de la guerre (1939-1949). Lib. du Recueil Sirey 1950, 402 p index .... 60 F

Duché (Jean), L'Histoire de France racontée à Juliette. Amiot*Dumont Paris 1954, 422 p .... 35 F

Dufourcq (Charles), Les grands redressements français. Lardanchet 1943, 206 p .... 40 F

Durand (Pierre), Les sans-culottes du bout du monde 1917-1921. *Contre_révolution et intervention étrangère en Russie.* Ed. du Progrès Moscou 1977, cart. 262 p .... 50 F

Eléments du Communisme (Ed. du P.C.) :

- **Engels, Socialisme utopique et Socialisme scientifique.** 1944 .... 20 F
- **Marx, Salaires prix et profits.** 1945 ... 20 F
- **Marx et Engels, Manifeste du Parti Communiste.** 1944 .... 20 F
- **Staline, Le Matérialisme dialectique et le Matérialisme historique.** 1944 .... 20 F
- **Staline, Des principes du Léninisme.** 1945 .... 20 F

Fouillée (Alfred), La propriété sociale et la Démocratie. Félix Alcan 1904, 206 p ... 50 F

França (José-Augusto), Une ville des lumière, la Lisbonne des Pombal. S.E.V.P.E.N. 1965, 268 p .... 70 F

Fremy (Dominique), Quid des Présidents de la République. Laffont 1981, 532 p index .... 60 F

Fridenson & Lecuir, La France et la Grande-Bretagne face aux problèmes aériens (1935-1940). Sce Hist. de l'Armée de l'Air 1976, 208 p .... 50 F

Gaudard (J.-P.), les orphelins du P.C.. Belfond 1986, 283 p .... 45 F

Gibaud (Bernard), De la Mutualité à la Sécurité sociale. *Conflits et convergences.* Ed. ouvrières 1986, 264 p .... 40 F

Guesde (Jules M.), La Suède d'hier et d'aujourd'hui. Stockholm 1957, 136 p .... 30 F

Hammarskjold (Dag), Jalons. Plon 1963, 226 p .... 30 F

Harris & de Sédouy, Les Patrons. Seuil 1977, 419 p (défraîchi) .... 30 F

Hatano, L'enfant d'Hiroshima. Le Temps 1959, 189 p .... 30 F

Histoire du Peuple français (publiée sous la direction de L.H.Parias). Nelle Lib. de France 1951, 5 volumes cart. éd. rouge avec nb planches, cartes et ill. (état neuf) .... 600 F

Jalée (Pierre), L'impérialisme en 1970. Coll.Maspero N° 49 .... 25 F

Jalée (Pierre), L'exploitation capitaliste. Coll. Maspero N° 128 .... 25 F

Kovpak (S.A.), Les partisans soviétiques. Jeune Parque 1945, rel. d. bas. 216 p .... 70 F

Krouchtchev, Souvenirs. Laffont 1971, 589 p, index .... 60 F

Lamartine, Histoire des Girondins. Le Chevalier 1865-1866, Edition illustrée, 3 vol. reL d. bas. noire .... 450 F

Launay (Jacques de), Le Monde en Guerre 1939-1945. Auteur 1945, 324 p .... 50 F

Lebret (L.-J.), Suicide ou survie de l'Occident. Ed. Ouvrières 1958, 402 p .... 45 F

Leys (Simon), Ombres chinoises. Laffont 1978, 310 p .... 45 F

Luchaire (Lucien), Les Démocraties italiennes. Flammarion 1920, 320 p (défraîchi) .... 35 F

LIBRAIRIE FLOREAL
41, rue de la Harpe BP 872 — 27008 EVREUX — Tél. 02.32.33.22.33

Nom : .... Adresse : ....
Je vous commande les livres suivants : ....

Auteur	Titre	prix
	Port et emballage prix forfaitaire	20,00
	Total	

Bon de commande et chèque à adresser à Librairie Floréal

Mandel, La Crise 1974-1982. Champs Flammarion 1982, 300 p .... 25 F

Maquenne (Paul), L'Hérésie économique allemande. *4ème vol. de la série "Guerre 39" : cause de la guerre.* Union Lat. d'Ed. 1940, 403 p (rousseurs) .... 40 F

Maurois (André), Histoire des Etats-Unis 1492-1946. Albin Michel 1947, 565 p .... 60 F

Maury (Lucien), Définitions de la France. *Textes choisis.* Stock 1941, 189 p .... 30 F

Mendras (Henri), La fin des Paysans. Babel 1992, 440 p index .... 40 F

Merindol (Pierre), Lyon le sang et l'argent. Moreau 1987, 350 p index .... 35 F

Merindol (Perre) Lyon Le sang et l'encre. Moreau 1987, 305 p index .... 35 F

Michaud & Torrès, Nouveau guide France. *Manuel de civilisation française.* Hachette 1974, 335 p, index .... 30 F

Mossé (Robert), Les problèmes monétaires internationaux. Payot 1967, 318 p .... 30 F

Nicolas (Jean), Onze ans au Paradis. Fayard 1958, 298 p .... 40 F

Nitobé (Inazo), Le Bushido. *L'âme du Japon.* Payot 1927, 265 p index .... 50 F

Normand (Suzanne), Liberté ship. *La vie clandestine de la Résistance.* Nagel 1945, 243 p .... 50 F

Ory (Pascal), Mots de passe 1945-1985. *Petit abécédaire des modes de vie.* Autrement 1985, 277 p .... 35 F

Perrault (Gilles), L'Orchestre Rouge. Hachette 1974, Cart 606 p index .... 50 F

Planus (Paul), Patrons et ouvriers en Suède. Plon 1938, 312 p .... 50 F

Plum (Werner), Les Expositions universelles au XIXe siècle. Bonn 1977, 176 p index .... 30 F

Rist (Marcel), La Federal Reserve et les difficultés monétaires d'après-guerre 1945-1950. A. Colin 1952, 348 p .... 40 F

Rouède (André), Le Lycée impossible. *Un Proviseur parle.* Seuil 1967 318 p .... 40 F

Sauvy (Alfred), Bien-être et Population. Ed. Sociales 1945, 230 p .... 40 F

Savigny (Jean de), L'Etat contre les Communes. Seuil 1971, 222 p .... 40 F

Tchiang Kai-Shek, Comment les communistes se sont emparés de mon pays. Morgan 1958, 362 p .... 50 F

Schmitt (Carl), La notion de politique, théorie du partisan. Calmann-Lévy 1989, 330 p .... 45 F

Schumpeter (J.), Capitalisme Socialisme et Démocratie. Payot 1965, 433 p .... 25 F

Siegfried (André), Le Canada puissance internationale. A. Colin 1951, 272 p (défraîchi) .... 40 F

Sotirovitch (D.-M.), Trahison au sommet. *Les maquis yougoslaves.* Nelles Ed. lat. 1972 .... 50 F

Soulié (Michel) Le Cartel des Gauches et la Crise présidentielle. Dullis 1974, 335 p .... 40 F

Soustelle (Jacques), La vie quotidienne des Aztèques à la veille de la conquête espagnole. Hachette 1979, rel. toile éd. 318 p .... 60 F

Storry (Richard), Histoire du Japon moderne. Fayard 1963, 291 p .... 35 F

Tacel (Max), Le Royaume-Uni de 1867 à 1980. Masson 1981, 289 p .... 50 F

Tournoux (Raymond), Le Royaume d'Otto. *France 1939-1945 ceux qui ont choisi l'Allemagne.* Flammarion 1982, 405 p index .... 60 F

Traité de Versailles - Réponse à une publication allemande. Imp. Nat. 1923, 104 p index .... 40 F

Van-Hao (Nguyen), Les problèmes de la nouvelle agriculture vietnamienne. Droz Genève 1963, 224 p .... 50 F

Wassilewska (Wanda), Arc-en-ciel. *Roman-Prix Staline 1943.* Heinemann Londres 1945, rel. d. bas. 224 p .... 50 F

Collection Arthaud : Les Grandes Civilisations :

Grimal (Pierre), La Civilisation romaine.

Chamoux (François), La Civilisation grecque.

Le Goff (Jacques), La Civilisation de l'Occident médiéval.

Daumas (François), La Civilisation de l'Egypte pharaonique.

Chaunu (Pierre), La Civilisation de l'Europe classique.

Mansuelli (Guido A.), Les Civilisations de l'Europe ancienne.

Delumeau (Jean), La Civilisation de la Renaissance.

Sourdel (Dominique et Janine), La Civilisation de l'Islam classique.

Deshayes (Jean), Les Civilisations de l'Orient ancien.

Cartonnage d'éditeur, chaque volume état neuf .... 250 F

LIVRES SCOLAIRES

Ancel (Jacques), Histoire contemporaine depuis le milieu du XIXe siècle. *Cl.philo et Math.* Delagrave 1939, 604 p ill. .... 50 F

Aymard (A.), Histoire de France. *Certificat d'études.* Hachette 1931, 319 p nb ill. B.E. .... 60 F

Bourceau & Fabry, Morale Instruction Civique, Droit usuel Economie Politique. *Brevet des Ec. Prim. Sup..* L'Ecole 1929, 344 p .... 40 F

Brémant-Peschard, Les Sciences Physiques et Naturelles. *C.E et M..* Hatier 1939, 268 p B.E. .... 50 F

Bruno (G.), Francinet. *Lect. C.M. et Sup.* Belin 1885, 384 p .... 60 F

David Haisse Bouret, Le Vocabulaire français et la Rédaction. *C.E.P.* Nathan 1954, 175 p ill. .... 50 F

Duru (G. et M.), Lectures actives. *C.E..* Hachette (Specimen) 1956, 159 p ill. de Lidi .... 60 F

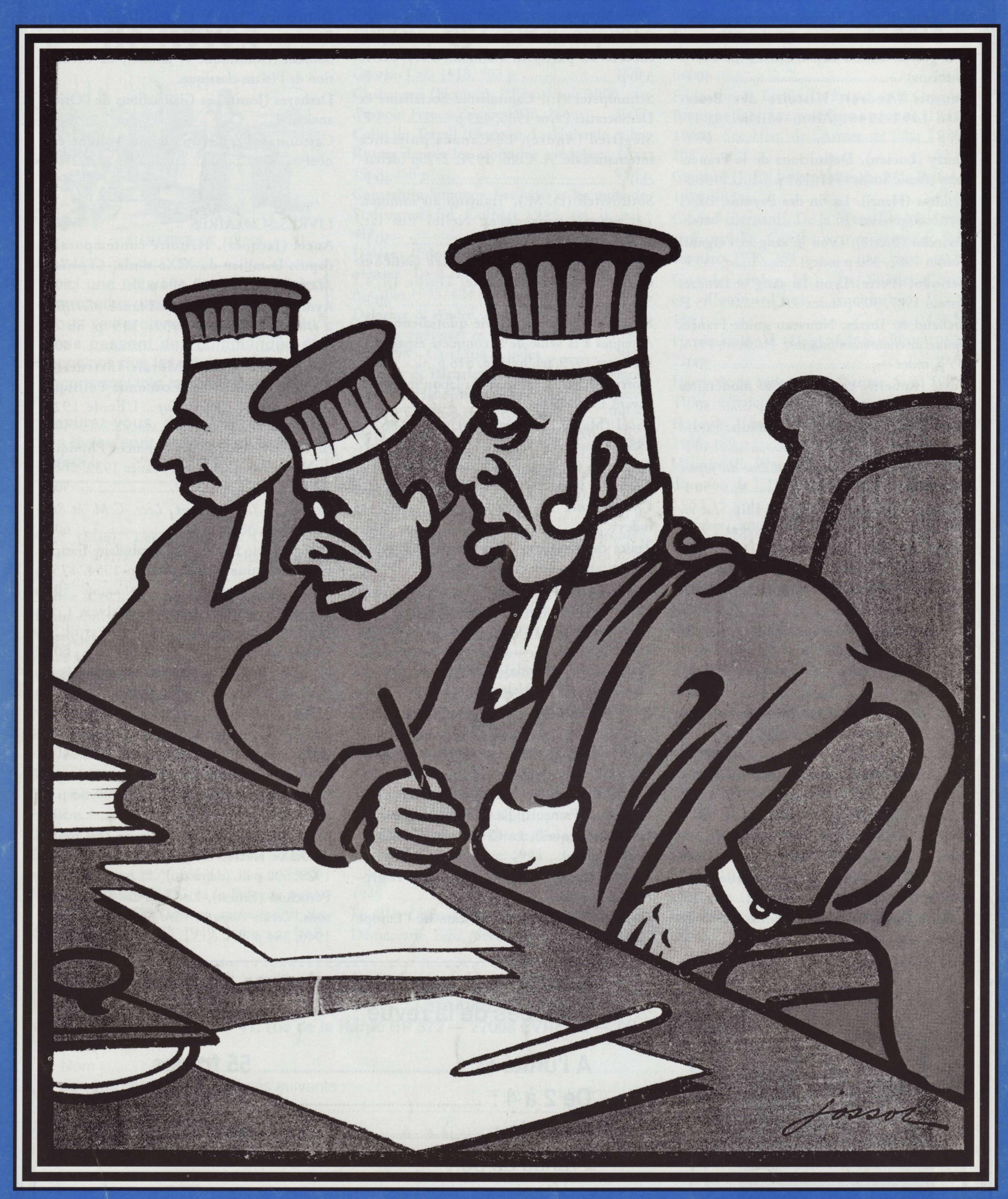
Gasquet (Am.), Lectures sur la Société Française au XVIIe et XVIIIe siècles. Delagrave 318 p .... 30 F

Jarry (E.), Histoire ancienne Orient Grèce Rome. *Ens. Sec.* L'Ecole (s.d.), 454 p .... 40 F

Lemonnier & Schrader, Premières notions de Géographie. *C. Prép..* Hachette 1908, 43 p nb ill. .... 50 F

Malet Isaac, Révolution Empire 1ère moitié du XIXe siècle. *Cl. de Première.* Hachette 1929, 690 p ill. (défraîchi) .... 40 F

Pérochon (Ernest), Le Livre des Quatre Saisons. *Lecure courante C.M. et Sup.* Delagrave 1946, 384 p ill. .... 50 F



– Quand on a des idées qui ne sont pas celles de tout le monde, on les garde pour soi.

Dessin de Jossot - L'Assiette au Beurre.